

NOUVEAU  
JOURNAL  
HELVÉTIQUE,  
OU  
CORRESPONDANCE  
LITTÉRAIRE  
DE  
L'EUROPE  
&  
PRINCIPALEMENT  
DE  
LA SUISSE.



—=—  
DÉDIÉ AU ROI.

---

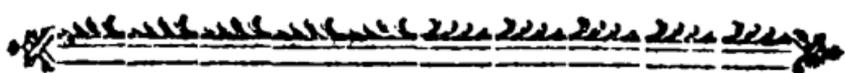
---

JANVIER 1771.

---

A NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ  
TYPOGRAPHIQUE.





A V I S  
DES ÉDITEURS.

**D**EPUIS long-tems nous nous occupons des moïens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie , fera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes ; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers , en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France , où les lettres sont cultivées avec tant de goût , & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant , soit dans la capitale où il réside , soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne , l'Angleterre , l'Italie & le Nord , nous fourniront aussi des articles intéressans & une

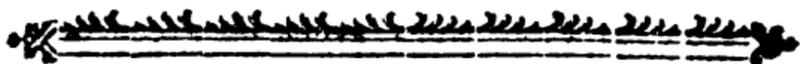
## AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous désirons que le Public agrée la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les fraix indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. METTRA & EBERTS, Banquiers, place des Victoires; à *Lion*, chez M. BERTHOUD, rue St. Dominique; à *Besançon*, chez M. FAN-  
TET; à *la Haye*, chez MM. PIÉRE GOSSE  
JUNIOR & DANIEL PINET, Libraires  
de S. A. S. M. le Prince Statthouder; à *Milan*,  
chez M. GIUSEPPE GALEAZZI, Li-  
braire; & dans les différentes villes de Suisse,  
de Hollande & d'Italie, chez les Libraires  
chargés depuis long-tems de la distribution de  
ce Journal.





## A V I S DES ÉDITEURS.

**D**EPUIS long-tems nous nous occupons des moyens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie , sera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes ; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers , en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France , où les lettres sont cultivées avec tant de goût , & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant , soit dans la capitale où il réside , soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne , l'Angleterre , l'Italie & le Nord , nous fourniront aussi des articles intéressans & une

## AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous désirons que le Public agréé la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les frais indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. METTRA & EBERTS, Banquiers, place des Victoires; à *Lion*, chez M. BERTHOUD, rue St. Dominique; à *Besançon*, chez M. FANTET; à *la Haye*, chez MM. PIÉRRÉ GOSSE JUNIOR & DANIEL PINET, Libraires de S. A. S. M. le Prince Statthouder; à *Milan*, chez M. GIUSEPPE GALEAZZI, Libraire; & dans les différentes villes de Suisse, de Hollande & d'Italie, chez les Libraires chargés depuis long-tems de la distribution de ce Journal.





# S U I S S E.

L E T T R E

D E

M. le B. O\*\*\*\*\*

à

M. \*\*\*\*.

---

Neuchâtel, 1. Janvier 1771.

---

**V**ous aurez pu comprendre, Monsieur, en lisant nos feuilles précédentes, que la Suisse a fourni un grand nombre d'Artistes qui ont mérité leur réputation & qui ont fait honneur à leur Patrie. Aujourd'hui, nous vous ferons remonter à des tems plus anciens. Vous y verrez avec plaisir ces mœurs antiques qui plaisent à ceux-là même qu'elles censurent. M. BODMER connu par plusieurs productions excellentes, homme digne des plus grands éloges par son amour pour la Patrie & pour la vérité, a rassemblé dans un ouvrage dédié à la jeunesse Suisse, des *traits historiques propres à nous faire connaître la façon de penser* &

*les mœurs des anciens Helvétiques.* Son but a été d'observer l'homme dans ces momens où il se montre tel qu'il est. Il serait à souhaiter que nos premiers Historiens nous eussent conservé un plus grand nombre de ces scènes domestiques qui peignent les hommes sous leurs véritables traits. Il se serait trouvé des Plutarques qui auraient su les retracer avec cette naïveté charmante qui caractérise l'Historien Grec. Vous en conviendrez, Monsieur, comme la physionomie ne consiste pas dans les grands traits qui sont communs à tous, ainsi le caractère ne se peint pas dans les grandes actions; c'est dans les petites choses que l'on découvre le naturel.

Il est malheureux que les Historiens n'aient développé avec soin que ces tems d'agitation & de trouble où les États étaient enveloppés dans les guerres funestes. Les combats, les batailles, les dévastations & les pillages n'agissent pas sur le cœur pour le rendre plus vertueux. Il y a dans notre histoire des traits propres à former les jeunes gens. M. B. a pris soin de choisir toutes les anecdotes dont un Instituteur habile saura faire usage. On s'en servira comme d'une bonne préparation à l'étude suivie & approfondie de l'histoire Suisse. Nous désirerions fort qu'une plume habile entreprit de traduire ce petit ouvrage & de le rendre plus complet. En attendant, vous lirez avec plaisir, quelques-uns des traits qui y sont rapportés.

L'Empereur Rodolphe de Habsbourg avait le nez plus grand que le commun des hommes, mais la bonté de son caractère lui fesoit prendre en bonne part les railleries que l'on se permettait là-dessus. Un jour il se trouvait à Zurich avec une suite très nombreuse. Un bourgeois arrêté dans la rue par la foule des chevaux & des domestiques, se mit très sérieusement en colère. Ce Prince, s'écria-t-il fort haut, avec son long nez est au chemin de tout le monde; un honnête homme ne peut plus passer dans la rue, dès qu'il est quelque part. L'Empereur se mit à rire & se rangea pour laisser passer ce fougueux républicain.

Ce même Prince n'était point corrompu par les délicatesses du luxe. Il se piquait si peu de magnificence qu'on l'a vu plus d'une fois paraître avec un habit rapiécé. Ses goûts étaient assaisonnés par l'appétit mieux que par le plus habile cuisinier. Dans une expédition, où il commandait en personne, tous les gentils-hommes qui l'accompagnaient se plaignaient amèrement de la disette des vivres. Rodolphe appercevant près de là un champ rempli de navets, y courut le premier, en nettoia un & se mit à le manger avec appétit. *Comment osez-vous vous plaindre,* leur dit-il, *ayant tout près de vous un mets aussi délicat?*

Rodolphe aimait la Suisse & il en parcourait avec plaisir les principales Villes. Se trou-

#### 4 JOURNAL HELVÉTIQUE

vant un jour à Bâle, il apperçut un Charmoiseur occupé à préparer une peau. *Mon ami, dit le Prince, quelle agréable vie mènerait un homme avec une belle femme & deux cent marcs de revenu? J'ai l'un & l'autre,* répliqua l'artisan. Rodolphe s'arrêta étonné. *Des que j'aurai mis pied à terre, lui dit-il, je viendrai entendre l'explication de ce discours.* Le citoyen courut à l'instant chez lui, prit un habit propre sans magnificence, & ordonna à sa femme de se parer. L'Empereur qui ne tarda pas à paraître, trouva une table chargée de mets délicats, des vins choisis, un buffet garni de vaisselle d'or & d'argent, & une Dame richement vêtue au haut bout de la table. Rodolphe fut enchanté de la réception qu'on lui avait préparé. *Avec une fortune si considérable, dit-il à son hôte, pourquoi vous occupez-vous d'un travail si dégoûtant? Je n'en rougis point, grand Prince,* répondit l'honnête artisan; *si je restais sans rien faire, ma fortune me paraîtrait insipide & elle se dissiperait bientôt.*

C'est ainsi que l'on vivait en Suisse, il y a deux siècles & moins de tems encor. Les citoyens aisés, ceux-là même qui occupaient les premières places, exerçaient sans rougir un art mécanique. Aujourd'hui les voyages, les services étrangers, le commerce ont introduit d'autres usages. Vous verriez en pe-

tit parmi nous, ce luxe qui brille dans vos grandes Villes de France.

On parle avec étonnement de ces tems où la noblesse ne rougissait pas du plus ancien & du plus noble des arts. Un Duc d'Autriche, probablement un des fils de l'Empereur Albert I, allait un jour de Raperfweil à Winterthur, lorsqu'il apperçut dans un champ un homme de bonne mine & bien vêtu qui tenait les cornes de la charue. Elle était traînée par de très beaux chevaux conduits par un jeune garçon de la plus belle figure. *Qui a jamais vu, s'écria le Prince, un païsan de si bonne mine, & des chevaux aussi bien tenus traîner la charrue?* Son maître d'hôtel prit alors la parole : *Seigneur, lui dit-il, cet homme que vous admirez, est le Baron de Hegnau, ce jeune homme est son fils. Dès demain ils ne manqueront pas de paraître à la Cour pour vous présenter leurs hommages.* Il ne le trompait pas ; le lendemain, le noble Laboureur vint à Winterthur, avec son fils & cinq domestiques à cheval.

A ce récit, j'allais faire une exclamation ; mais vous auriez trouvé ma façon de penser gothique, & je fais trop que ce ton ne prend plus. En Suisse comme ailleurs, nous admirons les mœurs de nos ancêtres, mais nous ne saurions les imiter.

Voici des traits dignes de la noble simpli-

cité des anciens Suisses. *Léopold* d'Autriche, le même qui acquit une funeste célébrité à la bataille de Morgarten, assiégeait en 1318 la Ville de Soleure. Il était sur le point de s'en rendre maître par le moyen d'un pont qu'il avait jetté sur l'Aar, au-dessus de la place; lorsque la rivière s'accrut tout-à-coup, avec tant de violence que le pont semblait devoir être entraîné. *Léopold* ordonna de le charger de gros quartiers de pierres, pour qu'il put résister à la violence de l'eau. Au milieu du travail le courant toujours plus impétueux renversa l'ouvrage & ceux qui y étaient employés. Les assiégés virent ces malheureux entraînés par les flots & faisant des efforts pour s'accrocher aux piliers d'un pont qui était dans la Ville un peu au-dessous de celui qui venait d'être détruit. Les Autrichiens ne pouvaient pas les secourir; il ne tenait qu'aux Suisses de hâter leur perte ou du moins d'en être les témoins. Mais les généreux Helvétiens n'écoutent que la voix de l'humanité, ils courent à leurs bateaux & tirent leurs ennemis sur le rivage. Après leur avoir donné tous les secours qui étaient en leur pouvoir, ils les renvoient à leur maître. Le Duc sentant la noblesse de ce procédé se hâta de lever le siège.

*Bullinger* est le seul qui rapporte une anecdote qu'aucun Historien n'aurait dû omettre. Le Conseil Souverain de Berne résolut en

1443 d'envoyer des troupes à Zurich contre le Canton de Schwitz. *Jean d'Erlach*, député pour annoncer cette résolution, s'arrêta quelques jours à Zurich pour exécuter ses ordres. Le secours des Bernois était déjà en marche, lorsque les députés de Schwitz arrivèrent au camp, & représentèrent aux troupes les bons services que leur Canton avait rendu à la République & les engagèrent à se joindre à eux au lieu de marcher au secours de Zurich. *Jean d'Erlach* était encor dans cette Ville, lorsque cette fâcheuse nouvelle y parvint, il en fut frappé. *Messieurs*, dit-il au Sénat, *j'ai exécuté les ordres dont on m'avait chargé; je suis innocent & me voilà en votre pouvoir.* On le traita avec douceur, on lui donna une escorte qui le conduisit sûrement jusques sur les terres de Berne, & ce brave homme refusa de prendre de l'emploi dans cette guerre.

Vous connaîtrez, Monsieur, le génie de la nation à ce trait de franchise, & vous conviendrez, je m'assure, que tant que les Suisses conserveront de pareils sentimens, leur bonheur est inébranlable. Les Cantons divisés par la religion étaient en armes les uns contre les autres. Mais dans le feu de leurs divisions, ils ne pouvaient oublier les liens qui avaient fait jusques-là leur félicité. Souvent les postes avancés des deux armées s'entretenaient ensemble. Nous n'en vien-

drons pas aux mains les uns contre les autres, disaient-ils; nous priérons le Ciel qu'il détourne de dessus nous le malheur qui nous accable. La disette était extrême dans le camp des cantons catholiques, tandis que les Zurichois avaient tout en abondance. Tous les jours on voyait des Suisses entrer sans précaution sur les terres de Zurich & se laisser prendre par quelques-uns de leurs amis. On les conduisait au Général qui leur donnait des vivres & les renvoyait avec amitié. Un certain nombre de braves gens se trouvant un jour réunis dans un des postes avancés des Catholiques, ils s'avifèrent de porter une grande écuelle de lait sur la ligne qui séparait les deux armées, & ils crièrent à leurs ennemis qu'ils n'avaient point de pain pour y mettre dedans. A l'instant on accourt, chacun s'affied à terre de son côté, & les deux corps de garde se mettent à manger dans la même écuelle. Si l'un d'entr'eux s'avifait de passer la ligne de séparation, on l'avertissait en lui donnant sur les doigts avec la cuillère, de ne pas violer le territoire. Le Bourguemaître de Strasbourg, *Jacob Sturm*, qui avait été choisi pour arbitre, survint au milieu de ce festin singulier: *Quels hommes, s'écria-t-il, sont donc les Suisses? Lors même qu'ils se font la guerre, ils restent encor unis; ils n'oublient jamais leur ancienne amitié.*

Personne en Suisse n'ignore cet effet surprenant de l'amour de la Patrie, il est possible qu'il ait échappé à un étranger.

Lorsque *Léopold*, Duc d'Autriche vint attaquer les trois premiers Cantons, il y avait sur la frontière environ cinquante particuliers bannis pour quelque crime, mais qui n'en chérissaient pas moins le lieu de leur naissance. Leur patrie semblait les avoir déchargés de toute obligation envers elle, mais eux croyaient encor lui devoir au besoin le sacrifice de leur vie. Ils apprennent qu'elle est menacée d'un très grand danger, ils se réunissent, ils accourent, ils se postent sur le fommet escarpé d'une montagne, au pied de laquelle était un défilé, où les ennemis devaient passer. Ils rassemblent de gros quartiers de pierres, des troncs d'arbres, & tout ce qui leur parait propre à exécuter leur dessein. La Cavalerie Autrichienne marchait à l'avant-garde. Dès qu'elle fut engagée dans le défilé, enforte qu'il lui était impossible de tourner bride, les cinquante Suisses font rouler avec fracas du lieu où ils étoient postés, les pierres & les bois qu'ils avaient amassés. Les troupes des Cantons attaquent l'ennemi d'un autre côté. Leurs hallebardes servaient à la fois de lances & de haches d'armes. Les chevaux effarouchés se jettent en reculant sur l'Infanterie des ennemis, & la défaite de *Léo-*

*pold* ne fut plus douteuse. Ce Prince avait cinquante Zurichois dans son armée, on connut qu'ils étaient Suisses lorsqu'on les trouva tous morts dans le lieu même où ils avaient été placés.

Encor un seul trait de fidélité domestique, & je m'imposerai silence à moi-même. Quelque agréable que ce sujet me paraisse, je dois me souvenir que j'écris à un étranger, & que la première vertu d'un ouvrage périodique, c'est la variété.

Le célèbre *Rodolph Brun*, qui changea à Zurich la forme du Gouvernement, était menacé de perdre la vie dans une émeute qui suivit de près la révolution. Toute la ville était en armes, les conjurés entouraient l'Hôtel de Ville où le nouveau Bourguemaitre devait se rendre pour veiller à la défense de ses Concitoyens. Il semblait impossible que le Magistrat pût échapper à leurs coups. Un valet fidèle sauva son maître & la République. Il prit les habits du Bourguemaitre & le fit revêtir des siens. *Brun* qui savait le mot au quel les conjurés devaient se connaître, passa sans peine au milieu d'eux, mais le domestique fut percé de mille coups lorsqu'il allait entrer à l'Hôtel de Ville.

Passons à un sujet plus savant, Monsieur. Le second volume de l'Encyclopédie d'Yverdon est sorti de presse, il y a près d'un mois.

Il renferme encor une portion du premier volume de l'Ed. de Paris, depuis la page 223 jusqu'à la 491, depuis *Air* jusqu'à *Aus*. L'article *Air*, qui se présente le premier est entièrement refondu. M. d'*Alembert* avait traité cette matière importante d'après *Boyle*, *Newton*, *Musschembroeck*, *Toricelli*; M. D. F., c'est la marque de cet article dans le nouvel ouvrage, consulte les mêmes sources, mais sa marche est très différente de celle du phisicien français. Nous nous arrêterons à cet article, pour vous donner une idée de la méthode des Auteurs Suisses. Nous conserverons autant qu'il se pourra les paroles de l'original, afin que vous puissiez apprécier le stile.

L'air est un fluide invisible qu'on ne peut toucher, sans odeur, sans saveur, transparent, pesant, élastique, sonore, électrique & qui environne notre globe. C'est la ténuité & la transparence de ses parties qui le rendent invisible; c'est la même cause qui dérobe à notre vue les exhalaisons étrangères qui *survagent* dans l'air; ce qui fait que nous respirons sans une espèce d'horreur, un air impur qui nous environne; c'est en vertu de cette transparence qu'il livre passage aux rayons de la lumière. Il est démontré que ce fluide enveloppe la terre de toutes parts. Nous avons vu de nos jours un vaisseau Portugais pénétrer entre l'Asie

& l'Amérique, près des confins de la Russie, parcourir la mer glaciale, sortir auprès de l'Isle de *Spitzberg* & revenir en Portugal. Ce fluide s'étendant de toutes parts autour de notre globe, ne cesse de se mouvoir jusqu'à ce qu'il soit en équilibre de tous côtés. Tels sont les effets que l'air produit, parce que c'est un véritable corps. On sent la résistance de ce fluide; lorsqu'on agite fortement un éventail & qu'on pousse vers le visage le vent qu'il produit.

Toute la masse d'air, qui environne la terre avec les vapeurs & les exhalaisons qui y nagent, est appelée *athmosphère de la terre*. Plusieurs donnent indistinctement le nom d'air à l'athmosphère; mais ce nom ne doit-il pas être spécialement consacré à désigner un fluide particulier qui a une nature qui lui est propre, & qui est distingué des vapeurs de la lumière, de l'électricité, & des autres exhalaisons auxquelles il est uni? L'air pur renfermé dans un vaisseau de métal ou de verre y demeure constamment le même, sans souffrir aucune altération, mais il n'en est pas ainsi des vapeurs, qui deviennent élastiques lorsqu'on les chauffe, & qui perdent cette propriété avec la chaleur, s'attachent alors aux parois du vase, coulent le long de ces parois, & se convertissent en liqueur. On peut regarder l'air que nous respirons comme la cause de notre

vie

vie & de notre fanté, mais les vapeurs ne font point propres pour la respiration; il n'y a même aucun venin, aucun poison qui soit aussi dangereux que les exhalaisons qui s'élèvent des corps terrestres.

*L'air*, dans sa première origine, dut être pur, & ne dut être imprégné qu'à la longue de tous les corps étrangers dont il est actuellement surchargé. Il n'est point engendré par l'eau qui se convertit en vapeurs, comme quelques Physiciens l'avaient imaginé. Mais n'est-il pas produit par différens corps solides? On ne peut pas dire qu'on ait encore trouvé jusqu'à présent aucun corps solide, qui soit entièrement constitué par *l'air* dans sa décomposition. La gravité de ce fluide est très marquée: abandonné à lui-même il ne s'éloigne jamais du centre de la terre. *Galilée* soupçonna ce principe dans le siècle précédent, & il fut confirmé ensuite par *Toricelli*, *Mersenne*, *Guericke* & par plusieurs autres Physiciens. Maintenant on est à portée de démontrer cette vérité par plusieurs expériences différentes. La gravité spécifique de *l'air* comparée à celle de l'eau, est quelquefois dans le rapport de 1 à 800. Si donc un pied cubique d'eau pèse 485800 grains, un pied cubique d'air pèlera 694 grains. L'expérience prouve que la pression de l'atmosphère sur la surface de la terre, équivaut à celle qu'elle éprouverait,

si elle était couverte d'eau jusqu'à la hauteur de 33 pieds. Connaissant avec assez d'exactitude la grandeur de la terre, on a pu calculer quel est le poids de la masse d'air qui l'environne. Suivant M. *Jacob Bernoulli*, ce poids est de 6,687,360,000,000,000,000.

Comme l'air est un fluide, il presse dans toutes sortes de directions avec la même force. Cette pression de l'air en tout sens fait que tout corps quelconque étant entouré d'air de tous côtés est également comprimé par tout, & ne peut être endommagé par cette pression. L'expérience de *Toricelli*, connue sous le nom de *baromètre* est fondée sur ce principe. On doit en grande partie à cette découverte les progrès de la physique dans le siècle dernier. Les tentatives que l'on fit pour renfermer quelques corps dans l'espace vuide d'air qui se trouve au haut du tube, donnèrent origine à la *machine pneumatique*, à l'aide de laquelle on parvient à purger d'air de grands & de petits vaisseaux.

On démontre que la suspension du mercure dans le tube de *Toricelli* dépend de la pression de l'atmosphère. Il y a cependant une exception à faire, qui fut observée par M. *Huygens*, *Journal des Savans* 1672. p. 111. L'action d'un enfant qui tette ne diffère point de celle d'une pompe aspirante.

C'est par le même mécanisme que nous respirons la fumée d'une pipe de tabac allumée. On peut concevoir par le même principe l'effet des ventouses. L'air est encor par sa pesanteur la cause de notre respiration.

Parmi les propriétés qui conviennent spécialement à l'air, la principale est celle qu'on connaît sous le nom d'*élasticité*. En effet on remarque que l'air comprimé est réduit dans un plus petit espace, mais qu'il se rétablit dans son premier état, dès que la force compressive cesse d'agir contre lui. L'élasticité propre de l'air paraît dépendre d'une certaine force répulsive, en vertu de laquelle les parties qui se touchent se repoussent mutuellement. Mais quelle est cette force répulsive ? Est-ce l'électricité ou une autre cause ? C'est ce que nous ne connaissons point encor.

De même que l'*air* pressé par le piston de la pompe se réduit à un plus petit volume, de même l'air qui est près de la surface de notre globe pressé par le poids des couches supérieures se réduit à un plus petit volume. *Boyle & Mariotte* ont établi d'après l'expérience que les volumes de l'air qui enveloppe la surface de notre globe, sont entr'eux en raison inverse des poids qui les compriment.

*Mais* jusqu'à quel point peut-on parvenir à comprimer l'*air* de l'athmosphère ?

*Boyle* ne l'a rendu que 13 fois plus dense. *Halley* prétend l'avoir rendu 60 fois plus dense. *Halles* l'a rendu 38 fois plus dense avec une presse; mais en faisant geler de l'eau dans un boulet de fer, il parvint à le réduire à un volume 1551 fois plus petit; desorte qu'il dut être alors deux fois plus pesant que l'eau. La plus grande densité de l'air est le principe de quelques fontaines artificielles. On emprunte aussi le secours de l'air comprimé pour pousser des balles dans des fusils à vent.

*L'expérience* prouve la force que l'air acquiert lorsqu'on l'expose à l'action du feu. *M. Amontons, Hist. de l'Acad. Roy. A. 1708,* montre qu'une quantité d'air renfermée dans un vase acquiert par la raréfaction que peut produire la chaleur de l'eau bouillante, une force si considérable, que comparée au poids de l'atmosphère elle est avec ce poids dans le rapport de 10 à 33 & quelquefois à 35. Mais jusqu'à quel point le feu raréfie-t-il l'air? Le célèbre *Bernoulli* a observé à *Petersbourg*, que les dilatations de l'air produites par la chaleur de l'eau bouillante, par la chaleur d'un des plus chauds jours d'été, & que son état de dilatation un des jours où le froid de l'hyver est le plus sensible, étaient entr'elles comme les nombres 6, 4, 3.

*Plusieurs Physiciens* demandent si l'air

peut perdre tout-à-fait ou en partie le ressort dont il jouit. *Désaguillers* a éprouvé à cet égard, qu'une masse d'air renfermée dans un fusil pneumatique, pendant l'espace de six mois n'avait rien perdu de son élasticité.

*Jusqu'à* quel point l'air abandonné à lui-même, & dégagé de toute pression extérieure peut-il s'étendre & développer son ressort? Cette question est très difficile à résoudre; parce que l'atmosphère est composé de fluides très différens les uns des autres. D'après les expériences faites sur une masse d'air prise au hasard dans l'atmosphère & renfermée sous le récipient de la machine pneumatique, que l'on ne peut point regarder comme un espace parfaitement vuide, on peut conclure que cet air tel qu'il existait à la surface de la terre, à pu être raréfié au point qu'il occupait un espace 4000 fois plus grand.

*L'air* étant composé de petites parties se glisse & pénètre dans les pores de plusieurs corps solides, mais il ne pénètre point la poix noire, les résines, les gommes, à peine passe-t-il au travers du papier lorsqu'il est imbibé d'eau ou d'huile, il ne pénètre point non plus la corne, l'ivoire, les membranes de plusieurs animaux, le cuir imbibé d'huile ou de suif, les métaux, les demi-métaux, le verre & tous les autres corps dont les pores

font trop petits pour donner passage à ses molécules.

*L'air* est indispensablement nécessaire pour l'entretien de la vie des animaux qui respirent. On a remarqué que les gros oiseaux terrestres qui sont devenus adultes, périssent en peu de tems dans le vuide. On n'observe pas le même phénomène par rapport à ceux qui ne sont que naitre. Ceux qui ont encor le trou botal ouvert, ainsi que le canal artériel supportent sans mourir l'expérience du vuide. Les poissons renfermés dans un vase en partie rempli d'eau, vivent encor longtems dans le vuide. On demande jusqu'à quel point les hommes peuvent supporter la raréfaction de l'air. MM. *Bouguer & la Condamine* ont monté sur le sommet des plus hautes montagnes du Pérou, où l'air est presque une fois plus rare que celui que nous respirons en Suisse, & ils ont remarqué qu'ils y respiraient aussi librement qu'au pied de cette même montagne.

Les animaux vivent longtems dans un air condensé, ils y vivent sans incommodité, surtout si on a soin de renouveler souvent cet air. Nous voyons que les plongeurs se trouvent fort bien sous une ample cloche, lorsqu'elle est descendue à 300 pieds en mer, quoique l'air y soit 9 fois plus comprimé qu'à la surface de la terre.

On doit aussi regarder l'air comme la première cause de la végétation des plantes. Toutes les plantes, les mouffes, les lentilles d'eau meurent bientôt dans le vuide, ou dans tout autre endroit où l'air ne se renouvelle pas. On remarque dans toutes les parties des plantes, des vaisseaux destinés à recevoir l'air, ou à donner passage à la transpiration. L'air est le véhicule des huiles & des sels, lesquels se mêlant avec l'eau, forment la sève, la nourriture des plantes.

*L'atmosphère* est remplie de vapeurs aqueuses qui y sont plus ou moins abondantes. Lorsque l'atmosphère est échauffée, elle soutient une très grande quantité de vapeurs, un air froid n'en soutient que très peu. Les Physiciens ont fait différentes tentatives pour déterminer la quantité de vapeurs élevées & soutenues dans l'atmosphère en différens tems. Nous observons que le Ciel paraît bleu, lorsqu'il est serein; & plus la pureté du Ciel est grande, plus cette couleur bleue est belle & foncée. Cet effet viendrait-il de ce que les espaces célestes, au-delà des limites de l'atmosphère, seraient presque vuides, & conséquemment ne réfléchiraient point la lumière. C'est ainsi à-peu-près que dans la peinture, on mêle du blanc avec du noir, pour faire du bleu. Chaque fois que les corps terrestres font effervescence, chaque fois qu'ils se pourrif-

fent, qu'ils brûlent, il en sort des exhalaisons fluides semblables à l'air. Elles se répandent dans l'atmosphère; elles y sont mêlées avec d'autres fluides élastiques, qu'il ne serait point hors de propos d'examiner, si les bornes étroites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer nous le permettaient; mais on pourra consulter sur quelques-unes de ces matières d'excellens Physiciens, *Boyle, Mariotte, Cotes, Reaumur, S'Gravesande, Eller, Schaeffer*. Le célèbre *Wolf* est le premier qui ait traité géométriquement l'*Airométrie*. Quant aux effets de l'air sur le corps humain il faut lire le traité du Docteur *Arbuthnot*, que j'ai traduit en latin, & augmenté des trois quarts (c'est M. DE FELICE qui parle) qui a pour titre *Specimen effectuum aeris in humano corpore*.

Voilà, Monsieur, l'analyse de l'article *Air* de l'Encyclopédie d'Yverdon. Nous avons voulu vous mettre à même de le comparer avec le travail de M. D'*Alembert*. Dispensez-nous de laisser entrevoir notre jugement. On pourrait nous accuser de partialité, & nous redoutons les querelles Littéraires. Si entre particuliers elles sont désagréables, que fera-ce si les nations viennent à se disputer la gloire Littéraire?

*Cette* foule d'ouvrages plus ou moins utiles, que l'on a publié en France sur l'Edu-

cation ont été accueillis en Suisse avec empressement. On a réfléchi sur cette matière importante. Nous avons déjà fait connaître quelques pièces relatives à cet objet ; il nous reste à vous annoncer un *Système d'éducation morale* par M. COMPARET, Citoyen de Genève. 1. vol. grand in-8°. de 432 pag. Vous vous rappellerez peut-être, Monsieur, la question proposée en 1765, par la Société des Arts & des Sciences de Harlem : *Comment doit-on gouverner l'esprit & le cœur d'un enfant, pour le faire parvenir un jour à l'état d'homme heureux & utile?* M. C. avait travaillé sur ce sujet, mais son ouvrage fut envoyé trop tard & ne put pas concourir. L'Auteur profite de cette petite disgrâce pour retoucher ce qu'il avait écrit. M. C. ne s'imagine pas avoir donné un traité complet sur un sujet, où il reste tant d'observations à faire. Les plus grands maîtres sentent mieux que les autres combien nous sommes peu avancés dans l'art si nécessaire de former des hommes & des Citoyens. Vous trouverez cependant ici bien des choses utiles. Il ne prétend pas non plus avoir répandu les grâces du style dans un ouvrage purement didactique. Il n'appartient pas, suivant M. C., à des Républicains entourés de montagnes & de brouillards, de joindre à la pureté de l'expression ce choix fin & délicat qui fait l'essence du goût. On pour-

rait, il est vrai, lui contester ce principe. Vous connaissez, Monsieur, plusieurs Citoyens de Genève qui ont mérité par l'énergie & la pureté de leur stile la réputation dont ils jouissent à cet égard.

## A L L E M A G N E.

*Rappelez-vous*, Monsieur, ce que nous avons eu l'honneur de vous dire dans le Journal de Novembre 1770, des *œuvres Morales* de M. DIDEROT. Vous avez vu avec plaisir ce que pensait cet homme célèbre sur *l'amitié*.

*Maintenant* il va traiter un sujet plus terrible, celui des passions. Ce sujet est rebattu sans doute: *Descartes*, & après lui, bien d'autres Philosophes, l'ont médité. Les passions jouent en effet un si grand rôle dans le monde, elles servent de supplément nécessaire à la tranquille raison. *Fontenelle* les apellait si bien les vents qui font aller la barque, quoiqu'aussi quelquefois ils la fassent échouer. Les passions en un mot sont les élémens constitutifs de l'homme; il n'est donc pas étonnant que tous les moralistes se soient attachés avec plus ou moins de succès à en développer la nature, le but & les

effets. Mais après tout M. DIDEROT mérite bien qu'on l'écoute quelque matière qu'il choisisse; les plus communes ont toujours quelque intérêt avec lui. Cependant on ne doit pas s'attendre ici à un traité méthodique; point de définitions exactes, de partitions scrupuleuses, de principes, de conséquences marquées. Le génie philosophique, au moins dans ce siècle, dédaigne cette marche timide & pedantesque; il effleure sans approfondir, parcourt plus de surface, & ne s'appesantit point sur un objet, ébranle, émeut au lieu de convaincre, multiplie les images plutôt que les raisonnemens, & va par sauts & par bonds plutôt qu'il ne marche régulièrement. Quoiqu'il en soit, écoutons notre Auteur lui-même: voici son début qu'il n'est pas inutile de transcrire.

Après avoir peint avec des couleurs trop faibles sans doute, le sentiment le plus estimable, le plus paisible, & peut-être le plus tendre de tous, dont la vertu seule est digne, & qui peut seul faire des heureux; comment franchir la barrière qui le sépare de ces mouvemens tumultueux qu'excitent en nous les passions? Le cœur encor rempli de cette volupté douce que l'amitié seule a droit d'y répandre, pourrais-je m'en arracher pour me livrer à ce délire effréné, qui seul peut donner l'idée de l'état de notre

ame , quand les passions s'en sont emparé ? Puis-je me flatter de n'en pas affaiblir les traits , en voulant essayer d'en décrire les effets funestes ? Comment faire passer dans le sein de l'amour , cette soif insatiable de remplir l'univers du bruit de son nom , passion terrible qu'on reconnaît à cet excès , & qu'aucun obstacle ne peut arrêter ; que la résistance irrite , & dont la jouissance ne fait qu'enflammer les désirs ; qui enfanta des crimes avant même que l'univers fut créé , & qui porte sans cesse avec elle l'enfer dont elle fut la première victime. Ce portrait tout terrible qu'il est , renferme cependant l'histoire du cœur de l'homme ; c'est le tableau de l'univers. Pour oser l'entreprendre , il faudrait sans doute un autre pinceau que le mien ; mais la force des traits , & la vivacité des couleurs qui forment le caractère distinctif des passions , portent avec elles la lumière propre à les éclairer. La vérité frappe tous les hommes , les ornemens lui sont superflus : puis-ai-je ne pas l'obscurcir & ne pas du moins voiler la nature , si je n'ai pas le talent de l'orner.

Après ce préambule animé , l'Auteur continue ainsi : Suivant la définition des Philosophes les plus célèbres , tout sentiment excessif est une passion quelque estimable qu'il puisse être dans son principe ; parce que la raison , qui seule est digne de nous

gouverner, n'admet point d'excès. Ainsi dès que nous passons les bornes qu'elle nous a prescrites, nous ne sommes plus dans l'ordre, dans la nature, nous ne méritons plus d'être heureux. Et voilà cependant quelle est la vie de la plûpart des hommes. Ce n'est qu'un tissu de passions liées souvent entr'elles par des chaînons imperceptibles, mais dont la nature est telle, qu'aucun effort ne peut les désunir. On les use quelquefois, mais on les rompt rarement; & des passions qu'on croyait éteintes par la satiété, ou parce que d'autres les avaient subjuguées, renaissent bientôt de leurs propres cendres, & anéantissent à leur tour celles qui les avaient maîtrisées. De là l'obligation où sont les hommes de chercher dans les objets extérieurs des palliatifs, si ce ne sont des remèdes, à l'ennui qui les dévore. Leurs desirs sont sans bornes, de même que leur incapacité pour les satisfaire; & cette impuissance, loin de diminuer leur activité, semble lui donner une nouvelle force par la résistance qu'elle lui oppose. Chassés d'eux-mêmes, pour ainsi dire, où ils ne trouvent qu'un vuide affreux qu'ils essayent en vain de remplir, une espèce d'instinct les emporte comme malgré eux vers tout ce qui peut les distraire d'une vue aussi triste & aussi humiliante. On cite à ce sujet ces paroles de Mr. de Maupertuis: *tous les diver-*

*tissemens des hommes prouvent le malheur de leur condition : par tout ils ont cherché des remèdes au mal de vivre.* Mais je ne fais si ce principe est bien exact : pourquoi ne dirait-on pas aussi bien que les divertissemens des hommes prouvent le bonheur de leur condition ? Pourquoi se plaire à en noircir le tableau ? Ce n'est point toujours pour éviter *des perceptions fâcheuses qu'on joue aux échecs, qu'on va à la chasse ; c'est pour exercer une activité surabondante, c'est pour déployer telle ou telle de ses facultés.* Voyez une excellente réfutation du système de Mr. de *Maupertuis* dans le Journal Britannique du Docteur *Matty* : elle est de M. le *Cointe* actuellement Professeur en langues Orientales à Genève. Quoiqu'il en soit, les passions, dit M. *Diderot*, sont donc la seule ressource qui reste aux hommes pour les aider à supporter la vie, quoique ces mêmes passions soient leurs tirans ; c'est-à-dire, que nous ne pouvons aller à un bien triste bonheur que par l'esclavage, belle consolation ! Au reste comme rien n'est plus arbitraire que la manière de voir & de diviser, notre Auteur rapporte toutes les passions à l'amour dans le physique, & à l'ambition dans le moral, & voilà les deux parties de son ouvrage.

*De l'Amour.*

*Pour bien chanter l'amour , il faut être amoureux ,*

*Ou satisfait , ou malheureux.*

Il n'en est pas de même pour le juger. Celui qui éprouve ce desir effrené est à peine en état de rendre ce qu'il sent : tout au plus le peindrait-il en poète ; mais il faut pour le juger en sage , être revenu de ses égaremens. L'amour n'est dans les brutes qu'un desir momentané , qui ne laisse aucune trace de l'objet qui l'a excité , dès que ce desir est satisfait : c'est là *l'amour proprement dit* , tel que la nature l'inspire ; ce ne sont que les erreurs de notre imagination qui en ont formé la passion la plus redoutable. (\*)

---

(\*) Si l'on ôtait à l'amour tout ce qui lui est étranger , & qu'on le dépouillât de tous les ornemens dont notre imagination l'a revêtu en le réduisant à son état primitif , il ne serait plus qu'une sensation agréable dont on aurait peu à redouter , mais on a voulu le déifier. L'Auteur de notre être n'en avait fait qu'un besoin , nous en avons fait une passion terrible ; & pour la rendre indomptable , nous avons mis en usage tout ce que l'art peut inventer pour augmenter son pouvoir. Nous avons porté l'incendie dans tous les cœurs ,

Mais ces mêmes erreurs n'ayant leurs principes que dans les sens, on doit considérer l'amour comme une passion purement physique : c'est bien le moral à la vérité qui propage l'embrasement, mais c'est le physique qui porte la première étincelle. La mémoire est sans contredit la source de toutes nos passions, & surtout de celle de l'amour. L'image de l'objet qui a frappé nos sens s'y grave avec des traits de feu. La réaction du moral sur le physique redonne à son tour à ce dernier plus encor qu'il n'avait reçu de lui. L'émotion augmente, les sens s'allument, & l'incendie devient général; tel est l'ordre du créateur que nos organes ne se développent qu'insensiblement, & à mesure qu'ils nous sont nécessaires, à moins que l'imagination ne prévienne le tumulte

---

par la chaleur de nos images; & les feux dont nous brûlons, ne doivent leur existence qu'à la volupté factice dont nous nous sommes enivrés. La nature bienfaisante nous avait accordé des plaisirs sans alliage; en voulant embellir ses dons, nous avons défigurés ses traits, & ce qui n'étoit fait que pour le bonheur de l'espèce humaine, est devenu par nos soins son poison le plus dangereux.

des

des sens, d'où il résulte que notre ame ne semble se perfectionner qu'à mesure que le corps prend des degrés de force & d'accroissement. Et si les progrès de l'ame paraissent plus lents, c'est que l'expérience, qui est à l'ame ce que l'habitude est au corps, s'acquiert plus difficilement, & demande plus de combinaisons que les simples mouvemens mécaniques, dont notre corps est susceptible, ce sont ordinairement les passions qui accélèrent les progrès de l'ame : or de toutes les passions, l'amour est la plus puissante. (Je m'interromps moi-même, pour prier mon Lecteur de ne pas chercher dans cet extrait une liaison bien claire & philosophique. Ce seront des pensées détachées, des vues, des tableaux, des observations, tout ce qui lui plaira, excepté de la méthode, excepté des principes & des conséquences. Je l'avais déjà dit en commençant, mais plus j'avance, & plus je crois devoir une fois pour toutes le rapeller. Je reviens.) Rien de plus dangereux que des connaissances précoces. Un tableau, un entretien, une chose indifférente en apparence donne le premier ébranlement aux sens, hâte les progrès de la nature, & prépare les plus grands maux en tout genre. L'amour qui ne vient que peu-à-peu & par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être une passion. Le véritable amour, tel que la nature l'inspire, doit

être l'ouvrage d'un instant. C'est une effervescence momentanée qui n'a de durée, & qui ne forme avec le tems ce qu'on entend communément par le mot de *passion*, que parce qu'elle éprouve quelquefois de la résistance, sans quoi de même que les brutes, la jouissance serait pour nous le terme des desirs. Mais les obstacles souvent insurmontables que les hommes éprouvent, enfantent ces fureurs, ces jalousies, ces crimes même, & tous les malheurs que les passions entraînent après elles. Il est inconcevable aussi combien la force de l'imagination, & la réaction du moral sur le physique, contribuent à fomenter l'amour, & à lui donner plus de pouvoir sur nous qu'il n'en aurait sans ces secours. L'éducation des filles est mauvaise, en ce que même dans la meilleure méthode actuelle, on leur laisse souvent entre les mains des livres qui peuvent séduire leur cœur, d'autant plus sûrement, que l'image du vice y est voilée & qu'elles ne peuvent y appercevoir aucun danger. Tout ce qu'elles lisent en ce genre, ne peut qu'exciter leur vanité, sentiment inné dans les femmes. Elles y voyent partout les hommes esclaves de leur sexe. Ce tableau flatte leur amour propre, & leur fait désirer d'être de même l'objet de leurs hommages; l'amour ne se peint à leurs yeux que sous la forme de la galanterie, & c'est or-

dinairement ce qui les perd. Toutes les instructions qu'on leur donne, ne tendent qu'à les rendre dissimulées. On leur apprend bien plutôt l'art de cacher l'impression que les hommes font sur elles, qu'à les prémunir contre cette impression même. En un mot, on travaille plutôt à les rendre fausses que vertueuses. Distinguons pourtant cette fausseté de l'adresse & de la ruse que leur a donné la nature, comme un supplément très équitable de leur faiblesse, sans quoi elles ne seraient pas les compagnes mais les esclaves de l'homme. Quoiqu'en général les femmes soient moins sensibles que les hommes au physique de l'amour, la vue d'un jeune homme aimable, surtout s'il cherche à leur plaire, ne leur fait guères moins d'impression qu'elles n'en font elles-mêmes sur celui qui voit pour la première fois une jeune fille ornée des graces que la nature seule fait donner. Ici l'on nous fait une peinture vive & étudiée des progrès de l'amour dans une femme, & l'on conclut ainsi : jusqu'à présent elle n'avait eu que des sentimens pour tous ceux qu'elle avait aimés, au lieu que maintenant ce sont des sensations qu'elle éprouve. Ces sensations à la vérité, excitent des sentimens dans son ame, mais les sensations en sont le principe. La preuve la plus évidente, que ce ne sont pas de purs sentimens d'amitié qui l'a-

gissent, c'est que les qualités de l'objet qu'elle aime n'y entrent pour rien, puisqu'elle ne les connaît pas encor, & que l'estime ainsi que l'amitié, ne s'acquièrent qu'avec le tems. L'amour se montre dans les hommes sous des formes diverses suivant l'éducation qu'ils ont reçue. Il produit rarement des troubles chez ces hommes du peuple qui semblent se rapprocher des animaux. Le travail du corps, occupant la tête sans l'échauffer, est le plus propre à amortir le feu de l'imagination. Aussi est-il d'un grand secours dans les passions qui portent à la volupté. En effet c'est principalement de l'imagination, de l'inaction & de l'oïveté qu'elles tirent leur pouvoir tyrannique. Le travail du cabinet n'est pas un remède contre l'amour; au contraire en fatiguant la tête, il l'échauffe sans donner au corps ce mouvement nécessaire qui lui fait désirer le repos, & qui provoque plutôt au sommeil qu'à la volupté. Un savant restera souvent des heures entières dans son cabinet à rêver au milieu de ses livres à sa passion. Rarement verrez-vous un journalier la faucille à la main, ni une fille de même état, suspendre leurs travaux pour rêver à leur amour, & se plaindre du destin qui les sépare.

L'amour, comme passion physique, n'est donc capable de produire que des désordres

momentanés. Il ne causerait jamais ces grands événemens dont l'histoire est remplie, si notre imagination ne fomentait pas le feu de l'amour : les effets d'une sensation ne durent guères plus qu'elle, quand le moral n'y entre pour rien. Mais quand elle agit assez sur notre ame pour l'affecter vivement, elle peut être la source des plus grands malheurs, comme on peut en particulier s'en convaincre par l'histoire de Marc - Antoine & de Cléopâtre. L'auteur après avoir développé ce principe, se fait cette objection naturelle. Si le physique seul est le mobile de ce qu'on appelle amour, pourquoi admet-il des préférences ? Ce desir ne peut-il pas être également satisfait avec tous ? Et en se répondant à lui-même que c'est là peut-être un mystère qu'on tenteroit en vain de sonder, il conclut ainsi. " O nature impénétrable !

„ toi qui permets à nos yeux indiscrets de por-  
 „ ter nos regards avides & curieux sur les  
 „ secrets que tu renfermes, pourquoi nous  
 „ inspires-tu des desirs insatiables, puisqu'ils  
 „ doivent être impuissans ? A peine connoi-  
 „ sons-nous les effets, & nous voulons dé-  
 „ couvrir les causes : éteins cette ardeur in-  
 „ sensée ; & puisque nos faibles organes ne  
 „ peuvent appercevoir que des surfaces, a-  
 „ néantis au moins en nous l'idée de la pro-  
 „ fondeur ! " Quoiqu'il en soit, il résulte de  
 ce que j'ai dit, que c'est le moral de l'amour

qui rend cette passion si dangereuse ; & ce moral est notre ouvrage. C'est nous , qui non contents des dons du Créateur , croyons pouvoir ajouter à ses bienfaits. Nous courons après un bien imaginaire , & le réel nous échappe ; on rougit du physique de l'amour , tandis qu'on fait gloire du moral qui est le seul qui engendre les forfaits. Voyez l'histoire d'Henri VIII , Roi d'Angleterre. Quelle gradation effroyable dans la conduite scandaleuse de ce Monarque , & quelle horreur , une passion capable de porter à de pareils excès , ne doit-elle pas inspirer ? Passion terrible , vice honteux ! quel charme invincible peux-tu donc avoir pour les mortels ! Comment tes fureurs allument-elles en nous ce feu dévorant qui , en souillant notre cœur de sa flamme impure , en efface jusqu'à l'image sacrée de la vertu que le Créateur y avait empreinte ? Hommes lâches & pusillanimes , dont la faiblesse est le partage , le crime seul a-t-il donc le fatal pouvoir de changer votre nature ; & d'humains faibles par essence faire d'audacieux criminels ? Imagination tant célébrée , c'est de toi que dépendent le bonheur & le malheur des mortels : insensés que nous sommes , nous nous livrons au plus mortel de tous nos ennemis , quand nous nous abandonnons à tes chimères ! Toi seule es l'aliment qui entretient & qui foment le feu de nos pas-

sions ; tu resserres nos chaînes, en répandant des fleurs sur les précipices qui nous environnent, pour nous en cacher le danger. Si l'amour te doit tous ses charmes, il te doit aussi tous ses malheurs, sa jalousie, ses fureurs, & sa rage ; l'ambition, son désespoir & sa vengeance : c'est toi qui empoisonnes nos jours, en nous armant contre nous-mêmes ; par toi le présent n'est rien pour nous, il nous échappe sans que nous en ayons joui. Toûjours transportés dans l'avenir, nous ne vivons que pour des illusions ; il semble que jalouse du peu de douceur que nous offre la simple nature, tu nous arraches à celles dont nous jouissons, pour nous en présenter qui n'existeront jamais, & qui ne nous laissent qu'un vuide affreux pour le présent, des regrets inutiles sur le passé, & des desirs impuissans pour l'avenir.

La jalousie a son principe dans le physique, puisque les animaux mêmes en sont susceptibles. Mais c'est le pouvoir du moral sur le physique qui rend cette passion si fougueuse ; aussi, l'a-t-on dit avec raison, à juger de l'amour par un grand nombre de ses effets, on le prendrait bien plutôt pour de la haine que pour un sentiment tendre, & l'on pourrait avancer, (ce qui sûrement passerait pour un paradoxe, quoique l'expérience ne le prouve que trop) que la per-

sonne qu'un homme aime souvent le moins, c'est sa maîtresse. On dira peut-être qu'il y a des exemples en amour des sacrifices les plus désintéressés & les plus absolus, puisqu'on a vu des amans renoncer volontairement à leur maîtresse, & les porter même à contracter avec d'autres des engagements indissolubles qui les en privaient pour jamais. Mais si l'on veut y réfléchir, on verra que cet effort magnanime, était l'ouvrage de l'amitié & non pas celui de l'amour. Le sentiment élève l'ame, mais les sens l'avilissent. La sublimité de l'amitié peut épurer l'amour. Quand l'estime se joint aux desirs, le sentiment pour lors subjugue les sensations, la vertu reprend ses droits, & l'amour ne conserve plus de son feu que l'ardeur propre à exciter son courage pour se vaincre lui-même, & se soumettre au devoir. Si la raison pouvait admettre des passions, il y a des cas où la jalousie paraîtrait légitime; telle que celle de deux époux l'un pour l'autre. Mais ce sentiment raisonnable dans son principe & qui pourrait même contribuer à la conservation des mœurs, s'il était guidé par la prudence & l'amour de l'ordre, dégénère souvent en phrénésie, & dégrade le sentiment qui devrait en être l'unique base. Cette tendre inquiétude que la méfiance de soi-même doit inspirer à une ame modeste & sensible, loin d'offenser

l'union sacrée du mariage, ne devrait servir qu'à en resserrer les liens, y répandre des charmes, & en écarter la langueur qu'une jouissance paisible peut quelquefois faire naître. Mais il est rare que la jalousie reste dans des bornes dont l'honnêteté ne soit pas blessée. Elle est pour l'ordinaire offensante, & ses soupçons injurieux à la vertu, parce qu'elle suppose presque toujours un crime dans celle qui en est l'objet. Philippe II nous en fournit un exemple frappant. Ce Prince faux, perfide & cruel, porta son caractère dans toutes les passions dont il fut affecté. Incapable d'aucun sentiment tendre, il ne connut de l'amour que les traits odieux qui le rendent mille fois plus implacable que la haine.

Si l'amour méprisé excite de la colère dans les hommes : dans les femmes c'est de la fureur. Leur amour propre plus aisé à blesser, non-seulement parce qu'elles naissent avec plus de penchant à la vanité, mais encor par l'habitude d'être encensées, & de trouver toujours leurs desirs prévenus, les irrite au point de franchir quelquefois, pour s'en venger, toute bienséance, toute pudeur, & même cette douceur, cette modération apparente, qu'on croit à tort l'appanage de ce sexe charmant; car en général, leurs passions sont plus violentes & plus emportées que celles des hommes.

Les feux de l'amour furvivant quelquefois dans les femmes à la jeunesse & à la beauté, elles doivent éprouver, plus souvent que les hommes, l'humiliation d'aimer fans être aimées, parce que leur principal mérite, vis-à-vis des hommes, est dans leurs attraits. D'ailleurs, quoique les sens soient la bafe de cette paffion, comme ils agiffent fur le moral, ce dernier en fe réuniffant au physique étend fon pouvoir, & le fait même fouvent dépendre d'objets, où la volupté ne parait avoir aucune part. Ainfi les femmes fufceptibles d'ambition & de vanité, s'attachent fouvent à celui qui peut leur faire jouer un rolle dans le monde, de préférence à celui qui ne peut que flatter leurs sens. Il n'en est pas de même des hommes; prefque toujours avec eux, la femme la plus jeune & la plus jolie a l'avantage.

Dans certains vieillards dont la jeunesse fut dérégée, le physique n'a qu'un empire factice qu'il ne doit qu'au moral. Ce font les tableaux féduifans que le fouvenir nous retrace, dont le regret de ne pouvoir plus jouir échauffe l'imagination, & donne (s'il est permis de s'exprimer ainfi,) des sens à l'ame. Ce n'est point là l'amour, ce n'est que fon *simulacré*, que les erreurs & le déréglement de l'esprit réalifent pour nous tourmenter. Un homme fage ferait à l'abri

de ces faiblesses honteuses & les desirs en lui ne survivraient point au besoin de la nature.

*De l'Ambition.*

*Je ne veux dans ma course en victoires  
féconde,*

*D'autres bornes, amis, que les bornes du  
monde ;*

*Et dans la noble ardeur dont je me sens  
brûler.*

*Je voudrais que les Dieux pussent les re-  
culer.*

Calisthène , trag. de Piron.

„ Faire le tableau de l'ambition, c'est faire  
„ l'histoire des crimes du monde : cette pas-  
„ sion si célèbre dans tous les siècles com-  
„ me la plus noble de toutes, & la seule  
„ digne des héros, qui a fait changer mille  
„ fois de face à l'univers, à qui l'on a dé-  
„ cerné les plus grands honneurs ; pour qui  
„ les autels fument de l'encens même des  
„ malheureux qu'elle tient dans l'oppression,  
„ pour qui les Muses ont fait retentir les  
„ Cieux des chants les plus sublimes, par  
„ qui les Phidias & les Praxiteles ont im-  
„ mortalisé leurs noms, en conservant, à

„ la postérité la plus reculée les traits de  
 „ ses favoris les plus chers ; qui élève l'ame  
 „ au-dessus de l'humanité, qui a tiré pour  
 „ ainsi dire, une seconde fois l'univers du  
 „ néant, qui a formé les nations, & qui  
 „ d'animaux ferores, en a fait des peuples  
 „ policés : cette passion d'être la divinité de  
 „ la terre, & l'objet du culte du vulgaire  
 „ stupide, recevra-t-elle ici des hommages  
 „ que l'équité condamne, & que la nature  
 „ réproûve ? Non sans doute, & loin de  
 „ ramper sous le joug que sa tyrannie impose,  
 „ j'oserai élever ma faible voix, & fouler  
 „ aux pieds l'idole des mortels : puissai-je  
 „ l'accabler de son propre poids, & la fai-  
 „ re gémir pour jamais dans les fers qu'elle  
 „ a préparés à tout ce qui respire ! Violent  
 „ les droits les plus sacrés, asservir ses sem-  
 „ blables, réduire au plus vil esclavage des  
 „ êtres que la nature avait créés libres, ré-  
 „ pandre la terreur & l'effroi sur son passa-  
 „ ge, la rage & le désespoir à sa suite, en-  
 „ sanglante l'univers, sont les moindres  
 „ forfaits qui accompagnent cette passion in-  
 „ fatiable. Telle est cependant l'ardeur  
 „ effrénée qu'elle inspire à ceux qui en  
 „ sont possédés. Héros tant célèbres qui n'ê-  
 „ tes connus que par vos crimes, & que la  
 „ cruauté seule a rendu fameux, que le  
 „ Tout-puissant a créés dans sa colère, &  
 „ qui n'êtes dans sa main que le fléau ven-

» geur dont il se sert pour punir ses cou-  
» pables créatures : Tigres altérés de sang,  
» vils esclaves de la passion la plus hon-  
» teuse , dont le nom ne devrait être pro-  
» noncé qu'en frémissant ; illustres assassins,  
» brigands célèbres dont aucun châtement  
» ne peut égaler l'énormité des crimes, ren-  
» trez dans la poussière où votre cruauté  
» a tenté de replonger notre globe : que le  
» néant de vos grandeurs soit la seule idée  
» qui nous reste de vos victoires sanguinaï-  
» res ; que le Léthé ensevelisse pour jamais  
» sous ses ondes les traces mêmes de vos  
» barbares exploits, & efface du souvenir  
» des hommes , jusqu'au nom de conqué-  
» rant.

Tel est le début pompeux de notre Au-  
teur. Suivons-le dans ses raisonnemens plus  
tranquilles. De tous les Empires, le pre-  
mier & le plus aimable fut celui des pères  
& celui de la vertu ; mais bientôt la nature  
& la vertu perdirent leurs droits : le plus  
fort donna des loix aux autres, & l'ambition  
féroce s'empara de l'univers. Sans elle, sans  
cette Euménide, la paix & la félicité régne-  
raient sur la terre ; mais le projet de s'ag-  
grandir une fois formé, tout équilibre fut  
rompu ; la résistance multiplia les massacres  
& des monstres osèrent prétendre à des hon-  
neurs divins. Un sage ne fut jamais conqué-  
rant, parce qu'un sage est toujours heureux,

& qu'il trouve en lui-même tous les avantages qu'il chercherait en vain dans la poursuite des grandeurs & de l'empire même du monde. Son empire est dans son cœur, & l'amitié seule fait sa félicité. L'usurpateur au contraire, insensible au plaisir de faire des heureux, est inaccessible à cette gaieté douce que la paix répand dans une ame sensible aux attraits de la vertu, qui se fait un bonheur de ses devoirs, & pour qui les moindres occupations sont intéressantes, parce qu'elles ont toujours un objet utile. L'amour s'éteint par la jouissance ou faute d'aliment : il n'en est pas de même de l'ambition. Les succès, l'âge, le tems même destructeur universel, ne servent qu'à l'accroître, & la mort est le seul terme qu'un ambitieux met à ses projets. Si nous apprenons en naissant le caractère propre aux passions qui doivent nous subjuguier dans le cours de notre vie ; les passions, à leur tour, prennent la teinte de ce même caractère auquel elles doivent leur naissance. Le tempérament bouillant & féroce d'Attila le portait au carnage, & son ambition était plutôt de détruire que d'affervir. Rien n'était sacré pour lui, & les liens même du sang ne purent être un frein à ses coupables projets. L'histoire de Mahomet forme aussi un tableau complet de l'ambition la plus énorme, la mieux soutenue, & la plus heureuse.

C'est ainsi que non contente de fouiller la terre de crimes, & d'ensanglanter l'univers, l'ambition corrompt les cœurs & anéantit la vertu. Par elle les hommes sont avilis, & rampent servilement sous la puissance d'un usurpateur injuste, qui violant tous les droits de la nature, ne laisse aux malheureux qu'il a asservis, d'autres choix que celui de la mort ou de l'esclavage. . . . La mort, la mort n'est rien. Nous ne naissons que pour nous y soumettre, & le même instant qui nous donna le jour, n'est que le précurseur de celui qui doit nous le ravir. Nous arracher la vie n'est donc qu'accélérer de quelques momens l'exécution d'un arrêt porté contre tout ce qui respire, & souvent nous soustraire à des malheurs pires que la mort. Mais m'enlever ma liberté, le seul bien réel que j'aie reçu de la nature, m'obliger pour conserver mes jours, ou pour les rendre moins pénibles, de renoncer à la vertu, seul avantage digne d'être envié, c'est une tyrannie intolérable, & qui surpasse toutes les autres. L'ambition est contagieuse plus qu'aucune autre passion, parce qu'elle devient presque indispensable, lorsque des circonstances malheureuses nous ont rendu dépendans d'un usurpateur. Aussi ravager des Provinces, & faire périr sous le glaive d'innocentes victimes, c'est le moindre des crimes des conquérans. Ce qui doit les ren-

dre le plus odieux, c'est de faire perdre aux hommes la dignité de leur essence, d'avilir leurs âmes, de les prostituer, & d'établir l'empire du vice sur les débris de celui de la vertu. Les grands crimes cependant en supposent; car il est rare que les illustres scélérats ne soient pas doués de courage & d'intrépidité dans les dangers, de constance & de fermeté dans les revers; mais ces vertus si estimables en elles-mêmes, quand le principe les ennoblit, ne servent qu'à rendre plus criminel celui qui les avilit par le coupable usage qu'il en fait. Ah! pourquoi faut-il que les grands hommes aient à rougir de partager avec un traître les qualités du héros, & les apanages de la vertu? Quel spectacle toute fois plus révoltant pour cette vertu que la vue d'un scélérat heureux (Cromwel) qui, comblé de forfaits & d'attentats, meurt cependant tranquille & honoré en apparence; tandis que son Roi légitime qu'il a poursuivi avec tant de furie, périt dans les tourmens & dans l'ignominie. Cet exemple, sans doute, ne paraît pas fait pour corriger les hommes de la passion la plus cruelle de toutes. On rougit rarement d'un desir, quand l'espérance du succès est fortifié par des exemples; & une perspective flatteuse à notre amour propre, écarte facilement de nos yeux la vue de la carrière criminelle qu'il faut embrasser

pour

pour parvenir à réaliser nos chimères ambitieuses. „ Mais quel est l'homme vertueux  
 „ qui n'aurait pas horreur d'une félicité  
 „ apparente, fondée sur le vice, & qui doit  
 „ le rendre aussi exécration au genre-humain  
 „ qu'à lui-même, si la route qui peut l'y  
 „ conduire lui était présentée dans tout son  
 „ jour. Cependant, à la honte de l'espèce  
 „ humaine, peu d'hommes sont exempts  
 „ d'ambition. C'est la véritable passion de  
 „ l'ame, elle paraît innée en nous : le vœu  
 „ de la nature est de nous inspirer le desir  
 „ de la domination. Les occasions manquent  
 „ souvent à la vérité, & ce germe étouffé  
 „ dès sa naissance, faute d'aliment, ne sau-  
 „ rait éclore. Celui qui se trouve dans cette  
 „ position forcée paraît exempt de la con-  
 „ tagion commune ; on admire sa préten-  
 „ due philosophie, & on lui fait gré d'une  
 „ vertu qu'il ne doit qu'à son impuissance.  
 „ Changez les circonstances, faites-lui en-  
 „ trevoir les moyens de s'élever, vous ver-  
 „ rez aussi-tôt toutes les facultés de son  
 „ ame se porter vers cet objet „ à moins  
 „ que l'ardeur d'une jeunesse bouillante ne  
 „ donne trop d'empire à ses sens, pour que  
 „ le moral puisse l'emporter sur le physique.  
 „ Mais dès que l'âge a amorti ce feu que la  
 „ nature allume en nous, le cœur libre de  
 „ la passion fougueuse de l'amour, n'est plus  
 „ rempli que du desir de la supériorité dans

quelque genre que ce puisse être. Il y en a même qui, peu sensibles aux attrait de la volupté, dans un âge où la plupart des hommes y sacrifient jusqu'à leurs devoirs les plus sacrés, ne regardent ce plaisir que comme un amusement passager, peu digne d'occuper leur ame, & par conséquent incapable de contrebalancer en eux les avantages qu'ils se promettent de l'exécution de leurs projets. Ceux-là sans doute uniquement livrés à l'ambition, font naître les circonstances favorables à leurs desseins, lorsqu'elles ne se présentent pas d'elles-mêmes. On découvre même en eux, dès leur plus tendre enfance, le fruit précoce dont on doit attendre la maturité avec un si juste effroi. Comme aucun autre sentiment, & les sensations même si puissantes sur la jeunesse, n'ont sur eux qu'un empire trop faible pour les arrêter dans leur course, l'habitude que leur imagination a contractée de bonne heure, de ne s'occuper que de leur élévation, achève en eux ce que la nature n'avait ébauché déjà qu'avec trop de succès. Cromwel sans doute était de ce nombre; & si parvenu au pouvoir suprême, il eut la modération de refuser la couronne que le Parlement lui offrait, l'art fut le seul mobile de cette modestie factice. Son ambition même lui servit de frein contre cette offre flatteuse, pour ne pas profiter de tous ses avantages & s'af-

furer , s'il étoit poffible , une nation auffi  
 altière qu'inconftante , par un refus mille  
 fois plus glorieux pour lui , que la pourpre  
 dont on vouloit le revêtir. O vertu ! fille  
 du Ciel , qui portes dans les cœurs même  
 les plus corrompus , ton célefte flambeau  
 pour faire le tourment du coupable ; tandis  
 qu'il fait le bonheur du fage , jouis de ta  
 victoire ; le vice , même en t'élevant un  
 autel par une honteufe hypocrifie , annon-  
 ce à l'univers profterné , que toi feule es  
 digne de l'encens des mortels , & que ceux-  
 même qui t'outragent par les crimes les  
 plus inouis , font forcés d'emprunter ton  
 image pour les féduire ou les corrompre.

Nul empire n'eft à l'abri des factions , des  
 attentats d'une ambition toujours forcenée ,  
 quelque fage qu'en puiſſe être d'ailleurs le  
 gouvernement ; & tel homme peut devenir  
 maître du trône , fi le hazard le fert , & que  
 la force ſe joigne au courage & à la prudence.  
 Sans la valeur & plus encor fans les vertus  
 d'Henri IV , Mayenne eut fans doute été Roi  
 de France ; & ailleurs , que de Monarques  
 efclaves de leurs propres Miniſtres , ne con-  
 ſervent plus que l'ombre de la puiſſance ! Tel  
 fut ce fameux Cardinal , maître de la France  
 & de l'Europe entière qu'il gouvernait à fon  
 gré. Le tableau de ſa vie eſt le tableau de  
 l'ambition la plus profonde , la plus raffinée,  
 la plus ſouple , la plus furieufe & la plus for-

fortunée. Que de grandeurs & de petitesse<sup>s</sup> rassemblées dans le même individu ! Quel alliage de force & de faiblesse ! Pourquoi faut-il que les hommes, même le plus recommandables par les talens les plus sublimes & les vertus les plus éminentes, fouillent leur gloire par les vices les plus honteux ? Pourquoi faut-il que l'ambition ternisse les plus belles actions de leur vie ? Pourquoi faut-il enfin que la postérité ait à rougir des fastes même qu'elle célèbre, & ne puisse nous retracer les faits les plus mémorables de ces hommes illustres, sans nous rappeler leurs vices ? Homme superbe, dont la faiblesse forme l'essence, qui ne t'élèves que pour retomber ! tes chûtes sont d'autant plus fatales au genre-humain, que la supériorité de ton génie le rend plus dépendant de tes caprices. Les erreurs du vulgaire portent l'empreinte de sa médiocrité, & ses fautes sont toujours légères ; mais les égaremens des grands hommes sont des crimes.

L'homme est fait pour la médiocrité ; lorsqu'il atteint le degré de perfection dans quelque genre que ce puisse être, il sort, pour ainsi dire, de son essence ; mais il s'en rapproche ordinairement par des faiblesse<sup>s</sup> honteuses, & souvent même par des vices dont les gens médiocres auraient été incapables.

D'après les traits que je viens d'exposer,

on voit combien l'ambition emprunte de différentes formes pour parvenir au même but , celui d'affervir ses semblables. Elle embrasse tous les objets , elle est susceptible de tous les genres ; & un ambitieux n'en trouve aucun indigne de lui, pour obtenir une autorité aussi injuste que peu digne d'être enviée.

*Croyez-moi , les humains que j'ai trop su  
connaître ,  
Méritent peu , mon fils , qu'on veuille être  
leur maître.*

Un pinceau plus habile que le mien, eût tracé sans doute avec plus de force & d'énergie les effets funestes de l'ambition. Le feu des images & la chaleur des expressions eussent fait passer dans l'ame de mes lecteurs , cet enthousiasme que la véritable éloquence fait inspirer ; enthousiasme salutaire quand le principe en est louable.

*Mais pour peindre Alexandre , il faut être un  
Appelle.*

Sans avoir son coloris , j'ai cependant osé entrer en lice. J'ai pensé que la grandeur de mon sujet se suffirait à elle-même , & supplérait à la sublimité du langage qu'il paraît exi-

ger. J'ai cru qu'en présentant le portrait des ambitieux, l'idole à laquelle ils sacrifient se peindrait mieux dans les actions de ses adorateurs, que dans le tableau même de leurs passions. Puisse le récit de leurs basses intrigues & de leurs honteux forfaits, décorés du nom de projets illustres & d'exploits dignes de faire passer à la postérité la plus reculée le nom de leurs héros sanguinaires, inspirer le mépris & l'indignation qu'ils méritent. Que ces âmes élevées & vraiment dignes de nos éloges, que le vice n'a point encor corrompues, & dans le cœur desquelles le mensonge n'a point trouvé d'entrée, s'affermissent de plus en plus dans la pratique de la vertu, par la vue des malheurs inséparables de l'ambition. Que le trouble & l'agitation qui l'accompagnent, que la perte de la paix & de la liberté qu'elle entraîne nécessairement après elle, servent à les garantir contre son pouvoir tyrannique. Que la sagesse enfin, seule digne de remplir le cœur de l'homme, en écarte pour jamais son plus mortel ennemi. La trahison, la perfidie, le meurtre & le sacrilège même, sont le cortège inséparable de l'ambition. Quand cette passion cruelle s'est emparée du cœur de l'homme, tout ce qui s'oppose à ses audacieux projets est aussi-tôt sacrifié. Les premières injustices coûtent sans doute ; mais une faute en entraîne bientôt une au-

tre, & le crime devient souvent nécessaire. Pour ne pas être perdu soi-même, il faut perdre son concurrent. Dans le tems qu'on travaillait au procès de Charles I, *Cromwel* sentant combien il avait à risquer, si le Roi n'était pas condamné, disait à ses confidens : *Il s'agit de la tête du Roi ou la de mienne ; comment pourrais-je balancer ?* C'est ainsi que parle tout ambitieux, lorsqu'il se trouve dans une position aussi dangereuse pour la vertu. D'abord il est timide, l'aspect du crime l'épouvante, mais bientôt l'intrigue dans laquelle il s'est engagé témérairement sans en avoir prévu les suites funestes l'entraîne malgré lui. La route du vice s'applanit à ses yeux. A mesure qu'il devient plus coupable les remords s'évanouissent. Il ne voit plus que la grandeur qui l'attend, & le dernier de ses crimes lui coûte moins que sa première faute. La paix, ce bonheur si désirable qui répand tant de douceur & d'agrémens sur-tout ce qui nous environne, est bannie pour jamais de son cœur. La solitude devient affreuse pour celui qui ne saurait jeter la vue un seul instant sur sa vie passée, sans y voir des forfaits & des attentats ; & ce qui doit mettre le comble à son désespoir, c'est de sentir que ces forfaits même & ces attentats en nécessitent de nouveaux pour assurer l'impunité des premiers : tout ce qui l'environne n'encense les vices ;

que parce qu'il en craint les effets. Entouré de bas courtifans , & de flatteurs encor plus vils , fans consolation , fans amis , il est seul avec ses remors , & des repentirs dévorans sont les seuls compagnons de sa honte. Que le bonheur d'une vie paisible & vertueuse fasse fuir devant lui l'ivresse trompeuse des passions ; que cette joye pure que la vertu inspire , écarte jusqu'à l'idée même des plaisirs illicites. Pere tendre , ami soide , époux fidèle , citoyen vertueux , ce ne sont ni de grands noms , ni de grandes places , ni même de la fortune que vous procurerez à vos enfans & à vos amis. Vous ne tendrez point de pièges à leur innocence ; & vous n'énerverez point leur courage par les appas séduifans des plaisirs & des grandeurs : mais vous leur enseignerez par votre exemple , à goûter le bonheur inestimable de jouir d'eux-mêmes sans trouble & sans reproche ; & cette félicité si supérieure à toute autre , leur fera fouler aux pieds sans regret ces honneurs imaginaires qu'on ne peut acheter qu'au prix de son repos & de la vertu. Voilà donc l'homme & toutes ses miseres. Les passions sont son aliment , & il semble qu'il n'existe que par elles. Hélas ! cette raison même dont l'orgueil des hommes se vante avec tant de fierté , n'est qu'un léger préservatif contre des passions qui ont déjà établi leur empire , avant qu'elle ait encor acquis

le sien. Et quand elle aurait ce degré de force dont la jeunesse n'est pas susceptible; que pourrait-elle encor contre la nature dont l'instinct nous porte à nous livrer au penchant qu'elle inspire? D'abord l'amour parle, & tout obéit. Mais l'empire des sensations ayant un terme limité, l'ambition insatiable s'offre bientôt à ce cœur avide de troubles & de chaînes. Entraîné comme malgré lui par cette inquiétude naturelle aux malheureux mortels, il cherche en vain le bonheur qui le fuit sans cesse. Heureux encor, quand les erreurs des hommes ne les précipitent pas dans le crime, & que l'horreur du vice, ou le repentir de s'être laissé séduire par ses appas trompeurs, les ramene dans le chemin de la vertu. O vertu! émanation céleste à qui je consacre cet ouvrage, arme les faibles humains de ton courage victorieux. Préserve-les des pièges séducteurs, que les passions tendent à leur innocence. Êtres misérables, les sens les égarent dans la jeunesse, dans l'âge mûr, c'est l'illusion des grandeurs sous le masque de la raison. Toi seule peux les élever au dessus de l'humanité en les délivrant de l'esclavage d'eux-mêmes. Heureux celui que la honte de ses égaremens passés ramene dans ton sein, pour y trouver la paix qu'il cherchait vainement dans la poursuite des plaisirs & des grandeurs. Mais plus heureux mille fois en-

cor celui qui ne t'abandonna jamais, & dont tu fus toujours le guide fidèle. L'homme vicieux ne fait que languir dans les fers qu'il s'est forgé lui-même. Le sage seul est libre, & te doit sa liberté & son bonheur.

En général cet ouvrage de M. *Diderot* (auquel il est attribué) nous a paru agréablement écrit, bien vu & bien pensé. Le style en est assez souvent fleuri, quelquefois chaud, véhément, & toujours clair & intelligible, ce qui est un mérite dont on accuse l'Auteur d'avoir manqué par intervalles dans quelques écrits précédens. Les sujets qu'il traite dans ce dernier sont rebattus. *Cicéron* a laissé peu de choses à dire sur l'amitié: d'autres qui ne sont pas sans talent ont encor heureusement glané après lui. Que d'Auteurs qui ont aussi parlé avec succès de l'amour & de l'ambition! Jusqu'à certain point, il est assez naturel que ces sortes de sujets soient bientôt épuisés. Le cercle de la morale n'est pas si vaste, qu'en se plaçant bien au centre, c'est-à-dire, dans son propre cœur, un homme d'esprit ne l'ait bientôt parcouru. Les grands traits sont d'abord saisis, ensuite les traits plus fins, plus déliés. Le cœur humain est une mine profonde où l'on peut toujours puiser; d'ailleurs les mêmes passions ont dans tel tems, tel lieu particulier des nuances qui les différencient; elles ont diverses physionomies, si je puis m'exprimer

ainfi ; & comme les hommes avec les mêmes parties du vifage , ne fe reffemblent pourtant point , ainfi avec les mêmes paffions , ils ont des caractères très-diffemblables. Il n'eft donc pas inutile que les fujets moraux les plus épuifés en apparence foient repris de tems en tems , pourvu qu'ils le foient par des hommes tels que M. *Diderot*. On répétera bien ce qui a été dit , mais mieux , mais plus fortement ; on le préfentera fous une nouvelle face ; on ajoûtera auffi quelques idées nouvelles , ou mal faifies jufqu'à préfent , & la connoiffance du cœur humain fera quelques progrès. Mais il faut que les Auteurs qui reprennent ces fujets ufés aient au moins une étincelle de génie ; car s'ils font médiocres , ou même feulement ce qu'on appelle des gens d'efprit , il eft à craindre qu'ils ne donnent dans l'affetterie , dans de vaines subtilités , dans ces quinteffences métaphyfiques fi vo'atiles qu'elles s'évanouiffent comme ces réseaux de rofée au lever du foleil. C'eft ce qui eft arrivé fouvent à Sénèque , à Marivaux & autres.

Que de mauvais imitateurs , par exemple. n'ont pas fait parmi nous Fontenelle , & la Bruyère. Un écolier qui commence à tenir la plume s' imagine pouvoir écrire fur la morale , fans penfer que dans de tels fujets , fi l'on n'a un génie diftingué , le plus sûr parti eft de fe taire. Car à quoi fert d'ap-

prendre aux lecteurs ce qu'ils savent déjà ? Je le répète, l'Auteur dont nous avons donné la miniature est bien supérieur sans doute. Ses maximes sont toujours soutenues par des traits d'histoire bien détaillés & choisis; leur longueur nous a empêché d'en donner des exemples qu'on peut voir dans l'original qui mérite d'être lu. Il serait seulement à souhaiter que la morale de certains livres eut une base plus solide que la philosophie humaine.

Quelle chute, direz-vous, Monsieur. On voit à ces antiques maximes que c'est un Suisse qui parle. A la bonne heure. Mais nous ne pouvons rien changer à cette façon de penser. Nous tenons fortement à cette philosophie, & pourquoi ne nous ferait-elle pas chère; puisqu'elle rend les hommes vertueux & contents? Adieu, Monsieur, puissez-vous posséder toujours ces deux biens inestimables, le bonheur & la vertu.



---



---

**FRANCE.**

Lettre Vème. du Correspondant Français à  
 Monsieur le B. O\*\*\*

---

Paris, Janvier 1771

---

*Quod felix faustum que sit ?*

*De tout mon cœur, Monsieur, . . . Permettez que je vous la souhaite bonne & heureuse, & souffrez que je vous présente un petit almanach relatif à votre goût, & à votre amour pour les lettres . . . Je n'en fais pas le fin, ce sont les complimens de mon Libraire, & du Facteur de la petite poste de mon quartier que j'ai fondus ensemble, & que je vous répète en vous envoyant les deux almanachs dont ces Messieurs m'ont fait présent. . . Le premier intitulé *Almanach des muses*, est un recueil intéressant des pièces fugitives en vers, qui sont échappées pendant le cours de l'année précédente de la tête & du porte-feuille de nos meilleurs faiseurs, comme qui dirait MM. d'Arnaud, Barthe, Dubelloy, de Bonnars, de Boufflers, de la Condamine, Dorat, Fréron, Imbert,*

*Léonard, Lemierre, Pirron, de Rhullieres, Sautereau, de Voisenon, & de Voltaire* que je nomme le dernier, parce que j'ai suivi l'ordre alphabétique. . . . C'est une invention très heureuse que celle de cet almanach; mais je voudrais être ami de l'Auteur pour le prier d'épargner de l'ennui, du papier, les peines de l'imprimeur, & la patience du Lecteur, en supprimant de petites notes écourtées qu'il s'est avisé de mettre au bas de chaque pièce, & qui excèdent par leur stile précieux & maniéré. On voit qu'il veut dire beaucoup de choses en peu de mots, mais il devient obscur, à force de vouloir être bref. Voyez par exemple les notes, pages 17 & 19. Dans la première, l'Auteur a voulu faire l'éloge de M. de Voltaire, & son intention était très louable. Mais écoutez comme il s'en est acquitté. *Il n'est peut-être pas inutile de remarquer* (ce sont ses paroles,) *que personne ne fait des vers plus harmonieux, ni moins défigurés par le mauvais goût que cet Auteur plus que septuagénaire. . . .* Si M. l'Editeur veut me le permettre, je lui dirai que cela était *très inutile à remarquer*, que tout lecteur un peu sensé, fera sans lui cette remarque d'une façon plus nette & plus vraie; car il n'observera pas seulement que les vers harmonieux du *chantre plus que septuagénaire sont moins défigurés par le mauvais goût* que les autres,

mais il avouera qu'ils font *du meilleur goût possible.*

Dans la seconde note, page 19, l'Editeur a voulu faire un compliment, & donner un coup de patte en une ligne à M. Dubelloy. Il dit à propos d'une petite pièce de vers très agréable, du citoyen de Calais : *il y a dans ces vers de l'esprit, de la finesse, & même de la légèreté. . . Et même de la légèreté. . . .* Qu'entendez-vous par ces paroles, M. l'Editeur ? Avez-vous voulu dire que M. Dubelloy est lourd dans ses autres écrits, (car c'est le sens qui se présente à l'esprit des gens mal intentionnés. Et je serais tenté de croire que c'est celui que vous vouliez donner) mais en ce cas, il falait faire les frais d'une ligne de plus, & dire tout bonnement qu'il y avait de la légèreté dans ces vers, quoique M. Dubelloy ne fût pas coutumier du fait, au lieu que vous avez l'air de n'accorder que très imparfaitement cette qualité à la pièce que vous rapportez, où il y en a cependant beaucoup. . . Infiniment, . . . Je dis infiniment & je ne crains pas que l'on me dédise ; la preuve en est que je vais la joindre ici.

*Jupiter & Junon.*

*Jupiter s'ennuyait aux Cieux,*

*Il n'y voyait que des Déeses.*

*O Princes, qui n'aimez qu'en Dieux,*

*Vous bâillez près de vos Princesses.*

*En vain il passait tous les ans  
Des plus belles aux plus gentilles.*

*Malgré leurs charmes séduisans ,  
C'était pour lui pâtés d'anguilles.*

*Toûjours la reine du printems ,  
Toûjours Vénus , toûjours l'Aurore.*

*Hébé , vous étiez jeune encor  
Mais c'était depuis si longtems.*

*Ah! dans la céleste demeure  
Il faut jouer la dignité ,  
Ce ton lasse au premier quart-d'heure ,  
Jugez durant l'éternité.*

*Il quitta les sempiternelles ,  
Et j'en aurais bien fait autant.*

*Il vint dans les bras de nos belles ,  
Et l'on n'est Dieu qu'en l'imitant.*

*Junon dans sa jalouse flamme ,  
Fit grand bruit de ses trahisons.  
Elle avait tort par cent raisons ,  
D'abord c'est qu'elle était sa femme.*

*Puis elle avait de trop grands yeux ;  
Je l'ai cent fois lu dans Homère ;*

*Je crois , comme il était pieux ,  
Que du reste il s'est voulu taire.*

*D'ailleurs , pourquoi tant quereller  
Quand*

*Quand le remède est si facile ?  
En homme pour la consoler ,  
La terre était assez fertile.*

*Par gloire ou curiosité ,  
Qui n'eût pris part à sa tristesse ?  
Le cœur s'enfle de vanité ,  
Entre les bras d'une Déesse.*

*Ma foi , pour cet honneur divin ,  
J'aurais passé sur l'agréable.  
Changer Jupiter en Vulcain  
Est un exploit très mémorable.*

*Je fais que cet époux coquet  
N'était pas un époux commode ;  
Le ton de Paris lui manquait ,  
Nous l'aurions mis à notre mode.*

*Contre Ixion , son fier courroux  
Dégrade sa gloire immortelle.  
Ah ! le bonheur d'être infidèle  
Ote le droit d'être jaloux.*

Convendez que cela est , on ne peut pas plus délicat & plus léger. M. Dorât qui est passé maître dans ces sortes de petites poésies, n'eût pas mieux fait.

*Elle avoit tort par cent raisons.*

*D'abord, c'est qu'elle étoit sa femme.*

Cela est d'un sel, d'une vérité frappante. Arlequin disoit en s'extasiant sur je ne fais quelles paroles, où *les moutons gâsouillent, les arbres murmurent, &c. Voilà des paroles bien ariettes!* moi je me suis écrié en voyant cette strophe, *voilà des paroles bien françaises.*

En vous préservant de lire les notes dont je me plains. Vous aurez du plaisir à parcourir ce petit recueil. Vous rendrez justice à plusieurs pièces de M. Dorat qui sont d'une touche fine & délicate. Celle qui est intitulée *la vraie philosophie* réunit à mort gré le mérite d'avoir rendu très agréablement une pensée neuve & heureuse.

Lisez à mon intention *l'épître sur l'amitié des femmes* par M. Barthe; celle *au sommeil* par M. Lemierre, & celle *sur l'adversité* par M. Darnaud, qui sont les trois pièces, avec deux de M. de Voltaire, qui m'ont fait le plus de plaisir dans tout le recueil. La première est un persifflage délicieux. . . . hé bien! qu'avez-vous? . . . Vous ouvrez de grands yeux. . . Ah! je vois, c'est ce mot *persifflage* qui vous aura étonné. Comment, vous ne savez pas ce que c'est que persifflage. . . .

Bons Helvétiens ! La lumière ne s'est donc pas faite chez-vous . . . Il faut que je dissipe les ténèbres qui obscurcissent votre entendement. . . . Persiffler est une manière adroite & plaisante de se moquer des gens en face, en les louant avec le plus grand sérieux, & la plus grande apparence de sincérité, des qualités qu'ils n'ont pas, ou en leur faisant accroire des choses diamétralement opposées au bon sens. Observez qu'il faut toujours que la vanité de celui qu'on persiffle soit de moitié avec vous. . . Vous en aurez fait (comme le bourgeois gentil-homme de la prose,) sans le savoir. Celui de M. Barthe, est du meilleur ton, l'Éditeur dit dans sa note, qu'il peut servir *de modèle*, & je doute qu'il y ait beaucoup de personnes qui puissent l'imiter.

C'est encor un persifflage que l'*épître au sommeil* par M. Lemierre ; mais celui-ci a sa manière particulière de voir & de rendre les choses, qui a bien son mérite aussi, surtout pour l'énergie & la précision.

L'*épître* sur les avantages de l'adversité, est une affaire sérieuse. M. Darnaud ne persiffle guère, ce n'est pas son genre ; en revanche, il est pathétique, il parle au cœur, & en possède bien la langue. Ses vers sur

les avantages de l'adversité, sont doux, consolans, harmonieux; il a pris le stile propre à la chose. Sa peinture de l'humanité & de la mélancolie, sont de main de maître, cette dernière sur-tout est peinte avec les traits les plus délicats.

*Il connut tes douceurs, flatteuse rêverie;  
Il suivit tes détours, solitude chérie.*

*Il aima le silence & l'ombrage des bois  
Dans les lieux écartés fit entendre sa voix.  
C'est pour lui qu'un jour sombre attriste la  
nature;*

*Que la source s'échappe, & coule avec  
murmure.*

*Fuyant la folle joie, épris de son chagrin,  
Il se nourrit des pleurs qui tombent de son  
sein.*

*Il donna la naissance à cette enchante-  
resse,*

*Qui trompant nos ennuis, attache à la  
tristesse;*

*Qui nous fait préférer à de vives ardeurs  
Le charme attendrissant de ses douces lan-  
gueurs.*

*Elle est de tous ses pas la compagne fidèle.*

*Et dans l'ombre il se plait à gémir avec elle.*

*Ses maux furent mêlés à ses plaisirs si doux,*

*Que du malheur enfin le bonheur fut jaloux.*

Je ne vous dis rien sur les pièces de M. de Voltaire ; il faudrait tomber dans des répétitions d'éloges fastidieuses ; elles sont si connues , si vantées , si exaltées , si dignes de l'être , qu'il faut tout bonnement les lire , admirer & se taire. . . Vous y trouverez cette épître au Roi de la Chine , de l'Auteur plus que septuagénaire , sur laquelle on ne lui donnerait que 25 ans , par le feu & l'imagination qui y brillent.

J'ai retrouvé dans le recueil de 1770 quelques vieilles connaissances , entr'autres une apologie de l'art par M. Fréron , que j'avais lu dans les Clémentines , il y a vingt ans. Je n'ai pas été fâché de renouer avec elle , car c'est un badinage très ingénieux. L'avocat plaidant contre la nature , a défendu avec beaucoup d'esprit une mauvaise cause.

Je vous laisse le soin de rendre justice aux autres productions dont je ne vous parle point. . . Je n'ai pas le livre sous les yeux ; je vous rends compte de mémoire. Je puis avoir oublié plusieurs choses dignes d'être

remarquées. Je me rappelle dans ce moment qu'il y a des *métamorphoses* d'Éréfictée qui font très agréablement dites; j'ai retenu ces jolis vers qui font à la fin.

*Nimphe sévère!*  
*Vous fuyez vainement,*  
*Rien n'est seul; tout à son aimant.*  
*Et tout ce qui pourra vous plaire*  
*Cachera toujours votre amant.*

L'Auteur se nomme M. de Rhullières, le même qui a fait la pièce de vers intitulée *les disputes*, que l'Académie ne couronna point par je ne fais quel scrupule. . . . On dit qu'il va faire paraître incessamment un grand ouvrage en prose. J'en augure très bien, car gens en état d'en juger m'ont assuré qu'il avait beaucoup de connaissances, de goût & d'esprit.

*L'almanach de la petite poste* que j'ai joint au premier, n'est pas un mince présent, comme vous pourriez l'imaginer. Ne le confondez pas, je vous prie, avec les almanachs *dansans, chantans &c.*, composés par quelques Auteurs faméliques du pont-neuf. Une société de gens de lettres qui fait assez de bruit dans la Capitale, a présidé à la composition de ce dernier. C'est par le conseil de ces Messieurs que l'Imprimeur a copié quelques pages des

*Essais historiques sur Paris, par M. Sainfoix, qui se trouvent dans cet almanach. Il faut vous dire à l'oreille que les gens de lettres qui font du bruit, ne sont autre chose que les facteurs de la petite poste & leurs claquettes. . . . Je meurs de peur que le secrétaire de cette société ne soit le même que celui de la Comtesse Station, qui a composé les mémoires de l'abbé Guilles, & a eu l'aisomman-te facilité de faire une tragédie intitulée Vercingetorix dans ce genre burlesque & détestable.*

Au demeurant, s'ils ont copié fidèlement M. Sainfoix, & si l'Éditeur n'y a pas inséré quelques calambours de son crû, ils n'ont pas été mal conseillés. J'aime autant qu'ils aient imaginé de réimprimer une chose ancienne mais bonne, qu'une nouveauté plate & mauvaise. C'est sans doute le désespoir des bonnes nouveautés qui a engagé vos voisins d'Yverdon à réimprimer notre Encyclopédie. Je n'ai pas encor vu ce premier volume dont vous me parlez; mais ce que je puis vous apprendre, c'est qu'on va rendre de l'argent à tous les souscripteurs de la première édition. C'est M. Lunéau de Bois-Germain qui l'a dit, & qui se fait fort de faire régorgier plus de 600,000 livres aux Libraires Imprimeurs qui ont eu cette entreprise, parce qu'ils ont manqué aux engagements qu'ils avaient pris avec le public.

en donnant 7 volumes de plus qu'ils n'avaient annoncé; superfluité dispendieuse, qu'ils eussent évité aux souscripteurs, s'ils eussent imprimé l'ouvrage conformément au prospectus qu'ils firent paraître alors comme modèle. . . Mais ces Messieurs ont fait comme font nos tailleurs quand ils galonnent des habits, ils ont allongé le caractère, élargi la marche & les interlignes, diminué le nombre des mots, retranché une ou deux lignes à chaque page, & à l'aide de ces petits moyens, sont parvenus à enfler leur édition de 7 gros volumes. . . *auri sacra fames!* M. Luneau de Boisgermain qui n'est pas trop ami de Messieurs les Libraires, avec lesquels il a déjà eu de très grands démêlés, s'est constitué le promoteur de cette affaire. Si les choses sont comme il le dit, Messieurs les Imprimeurs n'ont pas beau jeu, & seront contraints par la justice à une forte restitution. Moi, cela m'est égal, je laisse mon argent, & je gage que la majeure partie des souscripteurs fera de même. . . . Qu'est-ce qu'il peut revenir à un chacun? 27 ou 30 livres, tout au plus. Je ne veux cependant pas qu'il reste dans la poche des Libraires qui ont abusé de ma bonne foi, & qui ont voulu m'attraper. . . On en pourrait faire un plus noble usage. . . . Je préleverais sur la somme totale, une somme particulière, que je prierais, au nom de tous les sous-

cripteurs, M. Diderot d'accepter, pour do-  
 ter Mlle. sa fille, qu'on dit très aimable.  
 Je n'ai pas l'honneur de la connaître, cette  
 offre ne peut offenser sa délicatesse. Ce ne  
 ferait après tout qu'un tribut légitime rendu  
 à l'homme de lettres qui a autant mérité  
 que lui, en travaillant depuis 20 ans, à la  
 confection de ce grand ouvrage dont il n'a  
 tiré pour tout fruit de ses longues veilles,  
 qu'une chétive pension viagère de 2000 li-  
 vres. L'excédent, je l'employerais à seconder  
 les vues utiles & patriotiques d'un Magistrat  
 éclairé, en le donnant aux écoles gratuites  
 de dessin, qu'il a fondées. . . Il me sem-  
 ble que cela ne ferait pas mal de la sorte.  
 Chaque souscripteur, pour une modique som-  
 me aurait l'honneur de coopérer à deux ac-  
 tions louables, à récompenser le mérite, &  
 donner de l'émulation aux talens. . . . Il  
 n'est aucun de ceux qui sont en état de lire  
 l'Encyclopédie, & qui ont souscrit pour cet  
 ouvrage, qui ne souscrivissent encor pour  
 un si digne emploi. Parlant de M. Diderot,  
 qu'est-ce que ce traité de *l'amitié & des pas-  
 sions imprimé à Francfort en 1770*, que vous  
 me dites être de lui? . . . Je n'ai pas re-  
 connu sa touche mâle & énergique dans l'ex-  
 trait que vous raportez. Ce n'est pas là sa  
 manière de voir, il n'est pas si méthodique;  
 il va plus par secouille: votre citation page  
 20, m'a tout dérouté. Envoyez-moi le livre

par la poste, car je veux en juger par mes yeux. . . Je n'aime pas cette dissection par chapitre, qui donne un air maigre à l'ouvrage. J'en ai préféré un discours à l'instar de celui de l'orateur Romain. N'oubliez pas de me rendre compte de la seconde partie qui traite des passions. En attendant que je reçoive les 25 chapitres des 26 différentes sortes d'amitié, je relirai souvent celui-ci qui est unique, très court & qui dit tout.

*L'amitié est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis sensibles car un moine, un solitaire peuvent n'être point méchans & vivre sans connaître l'amitié. . . Je dis vertueuses, car les méchans n'ont que des complices, les voluptueux ont des compagnons de débauche, les intéressés ont des associés, les politiques rassemblent des factieux, le commun des hommes oisifs a des liaisons, les Princes ont des courtisans, les hommes vertueux seuls des amis, Cethegus était le complice de Catilina & Mecène le courtisan d'Octave, mais Cicéron était l'ami d'Atticus.*

Vous reconnaîtrez le cachet de l'Auteur, il n'y a malheureusement qu'un homme qui voye & dise comme cela.

C'était un de ces contrats qu'avait passé *Mistris Sonbridge* avec *Mistris Vilson* jeune femme du meilleur caractère du monde, laquelle avait épousé un riche Fabriquant de

Londres. La première avait une fille charmante, fruit infortuné des séductions du Lord *Falkland*, le plus aimable, mais le plus rusé des Seigneurs. . . Elle avait rencontré, je ne fais où, cette Madame Vilson laquelle s'était pris d'amitié pour elle & lui avait offert un azile dans sa maison, où elle vivait ignorée de tout le monde ayant changé de nom. . . Ces deux femmes avaient l'une pour l'autre l'amitié la plus vive, quoiqu'en dise M. Barth, lorsque la mort, ce fléau de toute union, enleva à Vilson la meilleure de toutes les femmes & à Misstris Sonbridge la plus tendre amie. . . Les charmes de la jeune fille de Madame Sonbridge égayèrent un peu le deuil du Fabriquant, il en devint amoureux, la demanda en mariage & l'obtint après que sa mère lui eût fait l'aveu qu'elle était fille naturelle, ce qui n'arrêta pas un instant le jeune Vilson qui avait des principes & était fort au dessus de ces petits préjugés; car feue Madame Vilson aussi discrète que tendre, avait toujours caché à son mari les malheurs de son amie. Le jour même de ses noces *Summer*, Banquier, de Londres avec lequel il faisait de grosses affaires fit faillite, . . . un autre paiement considérable manqua, & le riche Vilson qui quelques heures auparavant était le plus fortuné des hommes, devint le plus malheureux; car il venait de doubler

son malheur en y associant la jeune Sonbridge & en disposant de toute sa fortune qui était en papiers, avec lesquels il avoit acquité ce matin une lettre de change. . . Les Huissiers vinrent assaillir la maison & firent main basse sur tout. . . Vilson égaré, furieux ne trouva pas d'expédient plus sage que celui de s'aller jeter à l'eau. Ce parti un peu violent mettait sa nouvelle épouse à l'abri de l'indigence, en lui permettant de s'unir à Mylord Dorcel qui en était amoureux, & auquel sa mère ne l'avait pas voulu donner, parce qu'elle savoit trop bien que tous ces Mylords étaient de grands croqueurs de filles, des feseurs d'enfans, & rien de plus. Voilà donc Vilson qui se dispose à s'aller noyer, qui fait son testament & qui n'ayant plus rien à léguer, car la justice s'était emparée de tout, dispose de sa femme en faveur de son rival. Il lui écrit à cet effet une lettre très pathétique, il en fait une aussi à la nouvelle mariée pour lui faire part qu'elle fera veuve le jour même de ses noces, & va porter les deux lettres à la petite poste qui était sur la route de la Tamise. Il allait se précipiter lorsqu'il se heurta contre un homme fort bien mis. Disputes, éclaircissimens, d'où il résulte que cet homme se trouvait là pour le même fait. Mais quel était cet homme? C'était le Lord Falkland lui-même, qui comblé de ri-

cheffes , veuf par dessus le marché d'une Lady qu'il détestait, avait cherché par mer & par terre sa chère Fanni (c'était le nom de Mis Sonbridge , ) & qui désespérant de la retrouver , accablé de remords , dévoré par le spleen avait tout uniment projeté de se jeter à l'eau au même instant que le pauvre Vilson courait y chercher une fin à ses maux. Le vieux Lord voulut faire une bonne œuvre avant que de quitter la vie ; il répara les injures de la fortune en donnant tous ses biens à Vilson. Ce dernier était à exprimer sa reconnaissance à son bienfaiteur , lorsque sa femme , ses ouvriers , son fidèle maître Jacques & sa chère belle-mère arrivèrent avec force lanternes pour voir s'il ne serait pas possible d'arracher le fabriquant à son projet funeste dont elle venait d'être instruite. Le garçon du café où était le bureau de la *Penny-Post* ayant reconnu M. Vilson & voulant faire un petit acte de zèle , avait porté à sa femme qui ne demeurait qu'à quatre pas de chez - lui , la lettre de son mari qu'elle ne devait recevoir que le lendemain & avait jetté l'alarme & la consternation dans toute sa maison. Reconnaissance, cris de joie, embrassades &c. Mais ce qu'il y eut de plus touchant , c'est qu'un de ces portes-falots , en regardant de plus près , approcha sa lanterne de la face du Mylord & fit reconnaître à Madame

Sonbridge son infidèle Falkland. Elle s'évanouit, Mylord en croit à peine ses yeux, il se précipite. . . . Est-ce bien toi ma chère Fanni. . . . Je ne veux plus mourir. . . . Mylord, le gendre, la fille, les lanternes s'en retournent dans la maison du Fabricant qui devint le sanctuaire du bonheur; & on éprouva la vérité du proverbe, *c'est du sein des orages que sortent les jours sereins.*

Ce n'est cependant point d'un proverbe dramatique dont je vous ai rendu compte, mais du drame de M. *Fenouillot de Falbairre*, lequel avait prétendu nous faire verser des larmes de sang & qui a eu la mal-adresse de n'exciter que des rires immodérés, en traitant ce sujet pathétique de la manière la plus ridicule possible. Vous n'avez rien vu de si extravagant que toute la contexture de cette pièce dont les trois premiers actes se passent en allées & venues. . . . Des personnages hors d'œuvre qui viennent dire un mot & qui s'en vont, des détails puériles, des circonstances niaises, des oh! des ah! des lieux communs de morale. Voilà avec quoi on nous a bercé pendant deux mortelles heures. L'Auteur avait été au magasin de M. *Oudinot*, prendre son quarteron d'acteurs pour les mettre sur la scène. . . . Ce n'est pas une exagération, j'en ai compté 25, dont il n'y avait pas un qui valut M. *Bombon Pistache* de l'ambigu comique. . . Il y

avait sur-tout deux enfans qui étaient toujours sur votre nez, qui vous impatientaient, & un misérable petit colle, auquel on avait pendu une partie de l'intéret du drame qui était d'un ridicule achevé; du reste nul dialogue, aucun sentiment vrai, des détails ignobles, minutieux. . . C'est un peintre mal-adroit qui a voulu représenter un ménage bourgeois, & qui a étalé pour observer plus strictement le costume, le torchon de cuisine sur le devant de son tableau.

Et voilà, Monsieur, les suites funestes de cette facilité malheureuse qu'ont aujourd'hui nos jeunes Auteurs de monter sur le théâtre, à l'aide d'un mauvais drame en prose dont le sujet est copié de quelque Roman. C'est la postérité batarde du *Père de famille* qui nous jugule. Ces Mrs. n'ont pas de génie, ne savent pas inventer, encor moins parler au cœur, & croient vous intéresser en amusant vos yeux. De là les *petits enfans qui jouent sur une petite table*, les *Huissiers qui emportent les meubles*, & autres bagnoderies pareilles, dont on remplit le vuide d'intérêt, au lieu d'aller au fait, de s'emparer de votre cœur & d'exciter en vous ces sensations vives & poignantes, effet naturel d'une catastrophe bien amenée. . . . C'est ce qui a fait que dans la banqueroute du Fabriquant, chaque particulier y a été pour ses 20 sols; comme a dit très-plaisamment un goguenard

du parterre. Voilà aussi pourquoi je fais vœu de ne plus aller voir de pièces nouvelles, étant las d'être aussi maussadement attrapé. . . . J'aime mieux m'en tenir à l'ancien théâtre, sur-tout si M. le Kain joue incessamment comme on nous le fait espérer. Si je suis trop désœuvré, j'irai à l'opéra voir encor le balet de *Jason*. . . On ne s'en lasse pas. . . Ma foi, Monsieur, c'est une chose étonnante que la façon dont cette pantomime est rendue. Je me suis apperçu à la quatrième fois que je l'ai vu, lorsque j'ai été un peu moins *sous le charme* par l'habitude, que la circonstance de *Medée* qui poignarde un de ses enfans sur le théâtre, me faisait peine, & je me suis ressouvenu du précepte d'Horace . . . Il faut vous dire que lorsqu'elle arrive dans son char, elle en a déjà égorgé un, l'autre petit au lieu d'avoir peur, à être dans une attitude effrayée, a l'air fort tranquille, comme l'agneau devant le boucher. Il eût été plus naturel & moins atroce d'égorger ces enfans derrière le théâtre, de cacher les corps sanglans des deux innocentes victimes, & à l'instant où Jason s'approche du char, Medée eût découvert avec une joie insultante les cruels effets de sa rage. Une autre petite imperfection qui m'a frappé, ça été de voir le Chœur rester bêtement immobile & tranquille sur la scène au moment où Medée déployait tout son savoir faire

faire magique & mettait ce palais à feu & à sang. A cela près tout est sublime : Mlles. *Allard*, *Guimard* & M. *Vestris* ont mérité le double laurier de la danse & du jeu. . . Je vous communiquerai un de ces jours quelques réflexions sur ce nouveau genre qui est du plus grand effet ; en attendant, je suis bien aise de vous avoir parlé encor de ce ballet pour vous dire qu'il y a de très jolies choses dans l'opéra. L'entrée d'*Ismène* & le chœur des habitantes d'*Eurichome* est charmant, on célèbre *Ismenias* par des chants & des danses, on lui dit des douceurs.

*De nos cœurs recevez l'hommage.*

Et quels cœurs ? Des cœurs tout neufs ; ou réparés à neuf. Ceux de Mlles. *Dervieux*, *la Font*, *du Perrey*, qui se balancent agréablement devant lui, & font des passes voluptueuses en l'appellant du geste & des yeux. Je ne fais comment il y peut tenir. . . C'est une tantalisation des plus cruelles pour ce pauvre prêtre de Jupiter que toute cette fête. A sa place j'eusse jetté le froc aux orties, déposé le sacré caractère & j'eusse aimé *Ismène*, les chanteuses, les danseuses, & la prêtresse même de l'indifférence, qui n'est brin indifférente. . . . C'est toujours Mlle. *Rosalie*, elle n'est pas belle, mais elle plait ; elle a une grande bouche mais il en sort des sons agréables. . . On avait dit qu'elle quittait l'opéra ; qu'elle avait eu querelle

avec le directeur, parce qu'elle n'avait pas voulu doubler Mlle. Beaumefnil, mais tout est repatrié, elle a reparu dans la dernière représentation, & le public s'est empressé de lui témoigner le plaisir qu'il avait de la revoir.

Il a été un peu plus froid aux Italiens pour la jeune pupille confiée par M. Blaufort à Nelson. L'enthousiasme est beaucoup moins vif que je ne l'aurais cru : cette pièce qui m'a fait beaucoup de plaisir à la lecture, m'a paru un peu froide à la représentation. Je m'attendais que la musique ferait un peu plus saillante, il n'y a aucun de ces airs qu'on retient du premier coup, & qui deviennent vaudevilles. Un petit passage dans l'ouverture, un beau trio sur l'invocation à l'amitié, un point d'orgue à la leçon de musique de la jeune Indienne ; voilà ce qui m'a le plus frappé. Comme je ne suis pas grand musicien, il se peut qu'il y ait des morceaux savans qui m'aient échappé ; mais en général, il s'agit moins au théâtre de faire du savant que de l'agréable. . . . Au surplus, si vous avez des paroles à mettre en musique, ne songez pas à les donner à M. *Gretry*. On disait dans le parterre, il y a quelques jours, qu'il avait été si mécontent d'en avoir fait sur celles des deux avarés, qu'il avait fait vœu de n'en plus faire pour personne d'autre que pour

M. *Marmontel*, auteur de *Silvain*, qu'il a épousé, comme M. *Philidor* avait épousé ce pauvre M. *Poinfinet*, de mistifiante mémoire. Voilà tout ce que je puis vous apprendre touchant nos théâtres. On a reçu la pièce de M. *Sedaine*, intitulée *le siège de Paris*. Le héros du drame est un Boucher nommé *Maillard*. On dit que M. le Kain, auquel on destine ce premier rôle accoutumé, à représenter *Cinna*, *Néron*, *Orosmane* & *Gengiskan* se trouve bien estomaché d'être obligé de descendre à celui de *Maillard*, & d'aller étudier les mœurs & le costume d'un Boucher. . . . Cela pourra avoir du succès. M. *Sedaine* a du talent, une connaissance très profonde du théâtre; le plan de toutes ses pièces est sage & régulier. . . . La diction n'en est pas trop pure, mais on ne peut pas exceller dans tous les genres.

L'essai de M. *Rousseau* sur un nouveau genre d'opéra, commence à devenir public; il a voulu donner une idée de la mélodie des Grecs & de leur ancienne déclamation théâtrale; il a composé à cet effet *Pigmalion*, scène lyrique, dont les paroles ne se chantent point, la musique ne servant qu'à remplir les intervalles des repos nécessaires à la déclamation. Quoique ce petit poème soit entre les mains de plusieurs personnes, j'ai cru vous faire plaisir en vous l'envoyant.

Tout ce qui vient de ce grand homme intéresse, & ce n'est pas une de ses moindres productions. Vous en allez juger.

---

## PIGMALION,

Par M. J. J. Rousseau;

Scène Lirique.

*Le théâtre représente un atelier de sculpteur. Sur les côtés, on voit des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légère & brillante, ornée de crépines & de guirlandes.*

*Pigmalion assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triste, puis se levant tout-à-coup, il prend sur sa table les outils de son art, va donner par intervalle quelques coups de ciseaux sur quelqu'une de ses ébauches, se recule & regarde d'un air mécontent & découragé.*

### PIGMALION.

Il n'y a point là d'ame, ni de vie. . . .  
Ce n'est que de la pierre . . . Je ne ferai

Jamais rien de tout cela. . . . O mon génie! où es-tu? . . . Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée. . . . Le marbre fort froid de mes mains. . . . Pigmalion, tu ne fais plus des Dieux. . . Tu n'es qu'un vulgaire artiste. . . . Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez. . . . Ne deshonnez plus mes mains.

*Il jette avec dédain ses outils, & se promène quelque tems en levant les bras croisés.*

Que suis-je devenu? . . . Quelle étrange révolution s'est faite en moi! . . Tyr, Ville opulente & superbe, . . les monumens des arts dont tu brilles, ne m'attirent plus. . . J'ai perdu le goût que je prenais à les admirer. . . . Le commerce des artistes & des philosophes me devient insipide. . . L'entretien des peintres & des poètes est sans attraits pour moi. . . La louange & la gloire n'élèvent plus mon ame. . . Les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus. . . . L'amitié même a perdu pour moi ses charmes. . . Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvres de la nature, que mon art croit imiter, & sur les pas desquels les plaisirs m'attiraient sans cesse. . . Vous, mes charmans modèles, . . qui m'embrasiez à la fois des feux de l'amour

& du génie. . . . Depuis que je vous ai surpassé, vous m'êtes tout indifférens.

*Il s'assied & contemple autour de lui.*

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable. . . . Je ne fais rien faire. . . . Et je ne puis m'en éloigner. . . . J'erre de groupe en groupe. . . . De figure en figure. . . . Mon ciseau faible. . . . incertain. . . . ne reconnaît plus son guide. . . . Ces ouvrages grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main qui jadis les eût animés. . . .

*( Il se lève impétueusement. )*

C'en est fait. . . . c'en est fait. . . . j'ai perdu mon génie. . . . Si jeune encor, je survis à mon talent. . . . Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore? Qu'ai-je en moi qui semble m'embraser? . . . Quoi! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions? . . . Sent-on ces élans des passions impétueuses. . . . Cette inquiétude insurmontable. . . . Cette agitation secrète qui me tourmente. . . . Et dont je ne puis démêler la cause. . . . J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage, ne causât la distraction que j'apportais à mes travaux. . . . Je l'ai caché sous ce voile. . . . mes profanes mains ont osé

couvrir ce monument de leur gloire. . . Depuis que je ne le vois plus. . . Je suis plus triste, . . . Et ne suis pas plus attentif. . . Qu'il va m'être cher ! Qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! . . . Quand mon génie éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, . . . je montrerai ma Galathée. . . & je dirai. . . Voilà ce que fit autrefois Pigmalion. . . O ma Galathée ! . . . Quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, & je ferai consolé.

*( Il s'approche du pavillon , puis se retire , va , vient , & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant. )*

Mais pourquoi la cacher ? . . . Qu'est-ce que j'y gagne ? . . . Réduit à l'oïveté. . . pourquoi n'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ? peut-être y restait-il quelques défauts que je n'ai pas remarqué. . . peut-être pourrai-je encor ajouter quelqu'ornement à sa parure ? Aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet aussi charmant. . . Peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. . . Il la faut revoir. . . L'examiner de nouveau. . . Que dis-je ? . . . Ah ! . . . Je ne l'ai point encor examinée. . . Je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

*( Il va pour lever le voile, & le laisse retomber comme effrayé. )*

Je ne fais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile. . . . Une frayeur me saisit. . . . Je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. . . . Insensé. . . C'est une pierre. . . . C'est ton ouvrage. . . . Qu'importe. . . . On sert des Dieux dans nos temples qui ne sont pas d'une autre matière, & qui n'ont pas été faits d'une autre main.

*( Il lève le voile en tremblant, & se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre formé de marches-demi-circulaires. )*

O Galathée ! Recevez mon hommage. . . . Oui ! . . . Je me suis trompé. . . . J'ai voulu vous faire Nimphe, & je vous ai fait Déesse. . . . Vénus même est moins belle que vous. . . . Vanité ! . . . faiblesse humaine. . . . Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage. . . . Je m'enivre d'amour propre. . . . Je m'adore dans ce que j'ai fait. . . . Non. . . . Rien de si beau ne parut dans la nature. . . . J'ai passé l'ouvrage des Dieux. . . . Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains. . . . Mes mains les ont donc touchées. . . . Ma bouche a

donc pu. . . . Pigmalion ! . . . Je vois un défaut. . . . Ce vêtement couvre trop le nud, il faut l'échancrer davantage. . . . Les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

*( Il prend son maillet & son ciseau , puis s'avance lentement ; il monte en hésitant les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher ; enfin le ciseau déjà levé il s'arrête. )*

Quel tremblement, . . quel trouble. . .  
Je tiens le ciseau d'une main mal assurée. . .  
Je ne puis. . . . Je n'ose. . . . Je gaterais tout.

*( Il s'encourage , & enfin prenant son ciseau , il en donne un coup , & saisi d'effroi il le laisse tomber en poussant un grand cri. )*

Dieux ! . . Je sens la chair palpitante. . .  
& repouffer le ciseau. . .

*( Il descend tremblant & confus. )*

Vaine terreur. . . fol aveuglement. . .  
Non. . . . Je n'y toucherai point. . . . Les Dieux m'épouvantent sans doute , . . Elle est déjà consacrée à leur rang.

*( Il la considère de nouveau. )*

Que veux-tu changer ? . . . Regarde. . .  
Quels nouveaux charmes veux-tu lui don-

ner? . . . Ah! C'est sa perfection qui fait son défaut. . . Divine Galathée. . . moins parfaite, il ne te manquerait rien.

( *Tendrement.* )

Mais il ne te manque qu'une ame. . . .  
Ta figure ne peut s'en passer.

( *Avec plus d'attendrissement encor.* )

Que l'ame faite pour animer un tel corps  
doit être belle !

( *Il s'arrête longtems , puis retournant s'asseoir , il dit d'une voix lente , entrecoupée & changée.* )

Quels desirs ofais-je former? . . . Quels vœux insensés? . . . Qu'est-ce que je sens? . . . O ciel! . . . Le voile de l'illusion tombe. . . & je n'ose voir dans mon cœur. . . . J'aurais trop à m'en indigner.

( *Longue pause dans un profond accablement.* )

Voilà donc la noble passion qui m'éga-re. . . . C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici. . . Un marbre. . . Une pierre. . . . Une masse informe. . . . & dure. . . . travaillée avec ce feu. . . Insensé ! rentre en toi-même. . . . gémis

fur toi. . . . Sur ton erreur. . . . Vois ta folie. . . . Mais. . . . non. . .

( *Impétueusement.* )

Non. . . . Je n'ai point perdu le sens. . .  
 Non. . . . Je n'extravague point. . . Non. . .  
 Je ne me reproche rien. . . Ce n'est point de ce marbre que je suis épris. . . . C'est d'un être vivant qui lui ressemble. . . C'est de la figure qu'il offre à mes yeux. . . En quelque lieu que soit cette figure adorables, . . quelque corps qui la porte. . . . & quelque main qui l'ait faite. . . . elle aura tous les vœux de mon cœur. . . . Oui. . . ma seule idée est de discerner la beauté, . . . mon seul crime est d'y être sensible. . . . Il n'y a rien là dont je doive rougir.

( *Moins vivement, mais toujours avec passion.* )

Quels traits de feu. . . . semblent fortir de cet objet. . . pour embraser mes sens. . . & retourner avec mon ame à leur source. . . Hélas ! il reste immobile & froid, . . tandis que mon cœur embrasé par ses charmes, voudrait quitter mon corps, . . pour aller réchauffer le sien. . . Je crois dans mon délire pouvoir m'élaner hors de moi, . . . je crois pouvoir lui donner ma vie. . . . & l'amour de mon ame. . . Ah ! que Pig-

maison meure pour vivre dans Galathée. . .  
 Que dis-je ! . . . O Ciel ! Si j'étais elle je  
 ne la verrais pas. . . Je ne ferais pas ce-  
 lui qui l'aime. . . Non . . . Que ma Gala-  
 thée vive. . . & que je ne sois pas elle. . .  
 Ah ! que je sois toujours un autre , . . pour  
 vouloir toujours être elle , . . . pour la  
 voir , . . . pour l'aimer , . . . pour en être  
 aimé.

Transports . . . tourmens. . . vœux. . .  
 desirs. . . rage . . . impuissance. . .  
 Amour terrible. . . Amour funeste ! . .  
 Tout l'enfer est dans mon cœur agité. . .  
 Dieux puissans ! . . Dieux bienfaisans ! . .  
 Dieux du peuple qui connûtes les passions  
 des hommes. . . Ah ! vous avez tant fait de  
 prodiges pour de moindres causes. . . .  
 Voyez cet objet. . . Voyez mon cœur. . .  
 Soyez justes & méritez vos Autels.

( Avec un enthousiasme plus pathétique. )

Et toi , sublime essence , qui te caches aux  
 sens , & te fais sentir aux cœurs. . . Ame  
 de l'univers ! . . Principe de toute existen-  
 ce. . . Toi . . . qui par l'amour , donnes  
 l'harmonie aux élémens , la vie à la matié-  
 re. . . le sentiment aux corps , & la forme  
 à tous les êtres. . . Feu sacré ! . . Céleste  
 Vénus , par qui tout se conserve & se re-  
 produit sans cesse. . . Ah ! . . Où est ton  
 équilibre ? . . Où est ta force expansive ? . .

Où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve? . . . Où est la chaleur vivifiante dans l' inanité de mes vains desirs? . . . Tous les feux sont concentrés dans mon cœur, . . . & le froid de la mort reste sur ce marbre. . . Je péris par l'excès de vie qui lui manque! . . . Hélas . . . Je n'attends point de prodige. . . Il existe. . . il doit cesser. . . L'ordre est troublé. . . La nature est outragée. . . Rens leur empire à ses loix. Rétablis son cours bienfaisant, & verse également la divine influence. . . Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses. . . Partage leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre. . . C'est toi qui formas par ma main ces charmes, & ces traits qui n'attendent que le sentiment & la vie. . . Donne lui la moitié de la mienne. . . Donne lui tout s'il le faut. . . Il me suffira de vivre en elle. . . O toi qui daignes sourire aux hommages des mortels. . . qui ne sent rien, ne t'honore pas. . . Étens ta gloire avec tes œuvres. . . Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature. . . qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas.

*(Il revient à lui par degré, avec un mouvement d'assurance & de joie.)*

Je reprends mes sens. . . Quel calme

inattendu ! . . . Quel courage inespéré me ranime ? . . . Une fièvre mortelle embrasait mon sang. . . Un baume de confiance & d'espoir coule dans mes veines. . . Je crois me sentir renaître , ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. . . Quelque malheureux que soient les mortels. . . quand ils ont invoqué les Dieux, ils sont plus tranquilles, . . . mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés. . . Hélas ! . . . dans l'état où je suis, on n'invoque plus, & rien ne nous écoute. . . L'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir. . . Honteux de tant d'égaremens, je n'ose pas même en contempler la cause. . . Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble. . . Une palpitation me suffoque. . . . Une secrète frayeur m'arrête.

( *Ironie amère.* )

Eh ! . . . Regarde malheureux. . . Deviens intrépide. . . Ose fixer une statue. . .

( *Il la voit s'animer, & se détourne saisi d'effroi, & le cœur saisi de douleur.* )

Qu'ai-je vu ! . . . Dieux ! . . . Qu'ai-je cru voir ? . . . Le coloris des chairs. . . Un feu dans les yeux. . . . Des mouvemens mê-

me. . . Ce n'était pas assez d'espérer des prodiges. . . pour comble de misères enfin je l'ai vu.

( *Excès d'accablement.* )

Infortuné ! . . C'en est donc fait, . . ton délire est à son dernier terme. . . La raison t'abandonne ainsi que ton génie. . . Ne la regrette point, Pégasus. . . Sa perte couvrira ton opprobre.

( *Vive indignation.* )

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre, de devenir un homme à visions.

( *Il se retourne & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins. . . Il se jette à genoux, lève les mains & les yeux au Ciel.* )

! Dieux immortels ! . . Vénus ! . . Galathée ! . . O prestige de l'amour forcené ! . .

( *Galathée se touche.* )

GALATHÉE.

Moi

PIGMALION *transporté.*

Moi

GALATHÉE *se touchant encor,*

C'est moi.

PIGMALION.

Ravissante illusion qui passez jusqu'à mes oreilles. . . Ah! . . . N'abandonnez jamais mes sens.

(GALATHÉE *fait quelques pas & touche un marbre.*)

Ce n'est plus moi.

(PIGMALION *dans des agitations, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une vive attention qui lui permet à peine de respirer.*)

GALATHÉE *s'avance vers lui & le regarde. Il se lève précipitamment, lui tend les bras & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui, il tréssaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.*

GALATHÉE *avec un soupir.*

Ah! . . . Encor moi. . .

PIGMALION.

Oui, cher & charmant objet. . . Oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur. . .

cœur, . . . & des Dieux. . . C'est toi, . . .  
c'est toi seul. . . Je t'ai donné tout mon  
être. . . je ne vivrai plus que par toi.

Toute cette fin est d'une chaleur, d'une  
vie digne de celui qui animait les membres.  
On raconte qu'une de nos petites maîtresses  
se trouvant à Lyon lors de la représentation  
de cette scène lyrique, s'avisa de dire qu'elle  
ne savait pas pourquoi on admirait tant  
cette bagatelle qui lui avait fait une très-pe-  
tite impression. . . On rapporta à M. Rouf-  
seau les paroles de la belle Dame, & il ré-  
pondit. . . *Je le crois bien, la statue n'était  
pas ce jour là sur le théâtre, elle était dans  
la loge qu'elle occupait.*

(Nous ne pouvons faute de place donner  
la fin de cette lettre, nous la réservons pour  
le cayer suivant. Nos lecteurs liront avec in-  
térêt cette pièce fugitive.)



## L'ARCADIE,

*Épître à l'Académie de Rome.*

*Dans les fertiles champs de l'heureuse Ar-*  
*cadie,*

*Le père des beaux arts avait fixé sa cour ;*

*Chaque bosquet de ce séjour ,*

*Était un temple à l'harmonie.*

*Tous les habitans des hameaux ,*

*Offraient au Dieu des vers un éternel hom-*  
*mage ;*

*Tandis que sous leurs yeux les paisibles trou-*  
*peaux ,*

*Erraient au sein d'un pâturage.*

*Leurs voix qu'accompagnaient le son des cha-*  
*lumeaux ,*

*Des tendres rossignols excitaient le ramage ;*

*Et les échos du voisinage ,*

*Répétaient chaque jour mille concerts nou-*  
*veaux.*

*L'amour même ne pouvait plaire ,*

*S'il n'était couronné des lauriers d'Apollon ;*

*C'était peu d'aimer sa bergère .*

*Il falait célébrer son nom,  
Le berger soumis & fidelle,  
Se voyait souvent rebuter ;  
Le berger qui savait chanter ,  
Ne trouvait jamais de cruelle.*

*Le Dieu qu'ils honoraient de leurs vœux so-  
lemnels ,*

*A Delphes , à Délos préférait ces prairies ;  
Et sur ces demeures chéries,  
Jettait des regards paternels ;  
Mais, le tems , d'un coup de son aile ,  
Détruifit ces beaux lieux , délices des neuf  
sœurs ;*

*Temples , bosquets , adorateurs ,  
Tout fut enseveli dans la nuit éternelle ;  
Rien ne put du vieillard éviter les fureurs.*

*Combien les muses éplorées ,  
Gémirent en voyant leurs autels renversés !  
En quels lieux désormais serons-nous adorées ?*

*En quelles nouvelles contrées ,  
Recevrons-nous jamais des vœux plus em-  
pressés ,*

*Et des offrandes plus sacrées ?  
Cessez , dit Apollon , d'inutiles regrets ;*

*Qu'au gré de sa faulx ennemie ,  
Un vieillard téméraire accablant nos sujets ,*

*Jusques sur nos lauriers porte une main hardie ,*

*Je vengerai nos droits : vous verrez l'Arcadie  
Renaître par mes soins plus belle que jamais :  
Ses glorieux bergers , formés à notre image ,  
Instruiront l'univers à chérir nos bienfaits :  
Nos plus riches trésors deviendront leur partage ;*

*En vain le tems sur eux épuisera ses traits ,  
Immortels comme nous ils braveront sa rage  
Mille cris à ces mots remplissent l'Hélicon ;*

*Bientôt dans le sacré vallon ,  
Des Amphions nouveaux commençant leur  
carrière ,*

*Reçoivent des mains d'Apollon ,  
La houlette & la pannetière ;  
Et dès que pour orner des objets si chéris ,  
Le Dieu de tous ses dons eût formé l'assemblage ,*

*Satisfait , autant que surpris ,  
Lui-même admira son ouvrage.*

*Favoris des savantes sœurs ,  
Votre maître toujours fidèle en sa promesse ,  
Vous comble à chaque instant de nouvelles  
faveurs ;*

*C'est pour vous couronner qu'il fait sur le  
Permesse,*

*Croître les plus brillantes fleurs.*

*Par vous sont enchainés les talens & les graces,  
Sur les bords que le Tibre arrose dans son  
cours ;*

*Par vous renaissent les beaux jours  
Des Virgiles & des Horaces.*

*Ah ! parmi cet éclat si brillant & si doux,*

*Dont vous pare une main divine ;  
Pardonnez si des chants trop indignes de vous,  
Ont osé découvrir votre auguste origine.*

*Trop vaine des lauriers que vous m'avez of-  
ferts ,*

*J'ai voulu que ma voix apprit à l'univers ,  
D'où me venait ce prix que je n'osais attendre ;*

*J'ai redouté l'orgueil & n'ai pu m'en sauver ;*

*Où trouverais-je à m'en défendre ,  
Tandis que jusqu'à vous je me vois élever ?*

*Quoi ! de mes faibles sons consacrant la mé-  
moire ,*

*C'est vous , héros du double mont ,*

*Qui laissez tomber sur mon front ,*

*Un des rayons de votre gloire ?*

*Que ne puis-je à mon gré vous peindre digne-  
ment,*

L'excès de ma reconnaissance?  
 Mais tous les traits de l'éloquence,  
 Sont au-dessous du sentiment.  
 De ma muse du moins daignez souffrir l'hommage,  
 C'est pour vous désormais que vont naître ses chants ;  
 Elle doit son éclat à votre heureux suffrage,  
 Soyez l'ame de ses accens.  
 Heureuse, si, contents du zèle qui m'inspire,  
 Aux faibles accords de ma lire,  
 Vous applaudissez d'un souris,  
 Et si le Dieu, berger d'Adinette,  
 Pour combler les vœux de Doris,  
 La rend digne de la houlette.

---

## L E T T R E

*Sur l'utilité du gypse pour engrais.*

Puisque vous destinez votre Journal à faire connaître l'état des sciences & des arts en Suisse, l'objet sur lequel je vais vous entretenir, Messieurs, ne saurait paraître étranger à votre but. On emploie avec succès le gypse en quelques endroits de la Suisse, pour engrais, & c'est un pasteur du

canton de Berne, qui a fait le premier cette découverte.

On pile, ou l'on mout, ou l'on broie la pierre à plâtre ou le gypse tiré de la carrière. On répand cette poudre sur la surface des prés ou des champs, à la fin de Février ou au commencement de Mars; & toutes les plantes prennent une nouvelle vigueur. Cette poudre tient lieu de fumier, ou lui donne une nouvelle force, & en épargne beaucoup la quantité.

Il serait à souhaiter que l'on suivît cette pratique dans tous les lieux à portée de quelques mines de gypse; & en les cherchant on en trouverait en divers endroits où l'on ne les avait pas apperçues.

Il serait de même à désirer que l'on fît avec cette poudre de gypse des essais sur les montagnes destinés à la pâture des vaches; dans les vignes & les provignures des seps; dans les légumiers ou jardins; & que des cultivateurs intelligens publiassent leurs observations, leurs succès, les précautions nécessaires, les manipulations les moins dispendieuses, la quantité convenable pour telle mesure de terrain, selon la nature du terroir. J'en ai mis de six à sept quintaux sur un arpent de trente-deux mille pieds quarrés.

Vous avez du gypse, Messieurs, près de Boudri, pourquoi n'en fait-on aucun usage

ge? Vous qui avez su tirer parti de la marine, pourquoi n'en tirez-vous aucun de ce gypse, qui est à votre portée? On pourrait exploiter ces mines, & si elles sont abondantes, en conduire sur les bords de votre lac, où l'on irait l'acheter.

J'ai employé le gypse avec succès, & j'ai cherché & trouvé les raisons de son effet merveilleux. Je vais vous communiquer, Messieurs, mes conjectures.

Une terre calcaire fait la base du gypse, & cette terre y est unie avec un acide vitriolique; ainsi le gypse est composé d'une terre calcaire saturé d'acide vitriolique & endurcie. Voilà ce qui résulte des expériences de Mrs. Pott, Margraff & Macquer; & voilà ce que j'ai vérifié.

Ces principes salins, acides, vitrioliques & sulfureux, sont la cause de la fertilité que le gypse communique à la terre. Ce gypse attire le nitre de l'air, l'absorbe & le retient. Ces mêmes principes sont cause que cette pierre est tendre, dissoluble dans l'eau, souvent transparente, quelquefois cristallisée en parallépipèdes & en angles solides d'environ 45 degrés, & d'autrefois striée en longues aiguilles ou filets. C'est pour cela qu'elle ne fait point effervescence comme les pierres calcaires avec les acides, ni végétaux, comme le vinaigre, ni minéraux comme l'eau-forte, parce qu'elle est déjà saturée

d'acide. Par la même raison les acides nitreux & vitrioliques, traités avec le gypse, ne perdent pas, comme avec la chaux, leur acidité. De là vient encor que l'eau, où l'on a détrempé du gypse verdit par son acide le sirop violet, de même que les sources minérales gypseuses.

Par le mélange de l'acide vitriolique avec une terre calcaire ordinaire, on vient à bout de former un gypse factice, ou artificiel, qui a les propriétés du gypse naturel. En distillant du gypse fossile, on en retire un acide sulfureux, volatil, & du vrai soufre.

Toutes ces propriétés & ces principes bien connus, on a dû s'attendre à l'effet du gypse pour fertiliser les terres. Si celui qui l'a employé le premier en Suisse, n'a pas connu ces principes, aujourd'hui qu'ils le sont, on doit marcher avec plus d'assurance & chercher les proportions selon les terroirs & les espèces de végétaux, les précautions selon les saisons & les circonstances. C'est à quoi nous invitons tous les cultivateurs, & à publier, Messieurs, dans votre Journal leurs expériences.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*premier Octobre 1770.*

Berne. 14 Février, 1771.

La mort vient d'enlever à cette République un chef très respectable en la personne de S. E. M. JEAN-ANTOINE TILLIER, l'un de nos Seigneurs Avoyers. Le digne Magistrat dont nous regrettons la perte, descendait d'une famille qui occupe depuis plus de trois siècles les premières charges de l'État. Il entra en 1735, dans le Conseil souverain; en 1746, il obtint l'emploi de Trésorier du pays Allemand; & depuis 1754, il était à la tête de la République dans un poste aussi pénible qu'éminent. S. E. a montré des lumières peu communes d'une sagesse profonde. Parmi une foule de négociations dont il a été chargé, on cite le traité conclu en 1755 entre les L. Cantons de Zurich de Berne d'une part, & le Prince Abbé de S. Gall d'autre part, au sujet de divers droits du Comte de Toggenbourg, qui étaient encore en litige.

L'Élection d'un nouvel Avoyer s'est faite le jeudi 14 Février, & les suffrages se sont réunis en faveur de S. E. M. FRÉDÉRIC SINNER, Trésorier du pays Allemand. Les talens & les vertus de ce Magistrat autorisent les flatteuses espérances que l'on conçoit de son administration; mais sa modestie nous défend de faire son éloge; ses actions parleront pour lui mieux que nous ne pourrions le faire.

La place de Trésorier du pays Allemand a été donnée à M. DAVID-SALOMON DE WATTEVILLE, Seigneur de Belp, fils de feu S. E. mort Avoyer de la République.

La République de Fribourg avait aussi perdu dans le courant de Janvier un chef très digne d'être regretté. S. E. M. FRANÇOIS JOSEPH-NICOLAS D'ALT DE TIEFFENTHAL, né le 17 Février 1689, avait passé une partie de sa jeunesse au service de France, en qualité d'Officier aux Gardes; en 1713, il obtint une compagnie au service de l'Empereur; en 1724, il devint Bailif du comté de Romont; en 1729, il fut fait membre du sénat, & le 6 Juin 1737, il fut fait Avoyer; enfin le 28 Février 1743, il fut élu Commandant-Général des troupes du canton. Les services que S. E. a rendu à l'État dans les différens emplois qu'il a exercés, lui donnent des droits à la reconnaissance publique. L'histoire de Suisse publiée sous son nom est connue, & peut-être utile malgré les défauts qu'on y aperçoit.

Ce Magistrat a été remplacé par S. E. M. FRANÇOIS ROM. VERO. ci-devant Commissaire-Général & Conseiller. Nous ne dirons rien de ce digne Magistrat; le public qui connaît ses talens & son caractère, fait son éloge d'une façon beaucoup plus flatteuse que nous pouvons le faire dans cet ouvrage.

*Mannheim, le 17 Février 1771.*

Le 100eme. tirage de la Lotterie Electorale Palatine, s'est fait avec les formalités usitées le 7eme, du courant. Les N°. sortis de la roue de fortune, sont le 79, 21, 45, 33 & 60.

*Neufchâtel, le 25 Février 1771.*

La disette des grains & la cherté des denrées continue à se faire sentir dans cette Ville & dans ce pays, comme dans plusieurs autres endroits de la Suisse. Cependant il y a lieu d'espérer que les soins du MAGISTRAT, appuyé de la puissante intervention de S. M. notre AUGUSTE SOUVERAIN, nous procureront une quantité suffisante de grains étrangers, pour attendre la récolte prochaine, qui présente les plus belles apparences. Quelques négocians ont aussi formé des entreprises pour approvisionner ce pays, qui est très peuplé; & nous commençons à jouir du fruit de leurs travaux. Les journaliers & les pauvres trouvent des ressources dans la bienfaisance des particuliers. Dès le commencement de cette année, il s'est ouvert une souscription qui a déjà produit environ 200 louis. Des personnes qui se sont chargées volontairement de ce soin, font cuire & distribuer chaque semaine au-delà de 2000 liv. de pain.



# T A B L E.

<i>A Vis des Editeurs.</i>	page.
<i>Lettre de M. le B. O****. à M****.</i>	III
	I

## S U I S S E.

1. <i>Traits historiques propres à faire connaître la façon de penser &amp; les mœurs des anciens Suisses.</i>	2
2. <i>Encyclopédie universelle. tome 2eme. Yverdon, 1771.</i>	10
3. <i>Système d'éducation morale, par M. COMPARET, Citoyen de Genève.</i>	21

## A L L E M A G N E.

4. <i>Oeuvres morales de M. DIDÉROT; 2eme. partie, des passions.</i>	22
--	----

## F R A N C E.

<i>Lettre Veme. de M****. à M. le B. O****.</i>	57
5. <i>Almanach des muses.</i>	ibid.
6. <i>Almanach de la petite poste.</i>	66

7. <i>Le Fabriquant de Londres.</i>	7	70.
8. <i>Jason, balet.</i>	.	76
9. <i>Pigmalion, par M. J. J. Rousseau.</i>		80
10. <i>L'Arcadie, Epître à l'Académie de Rome.</i>	.	94
11. <i>Lettre sur l'utilité du gypse pour engrais.</i>	.	98

### NOUVELLES DE SUISSE.

12. <i>Elections à Berne.</i>	.	102
13. <i>Elections à Fribourg.</i>	.	103
14. <i>Souscription pour les pauvres, ouverte à Neufchatel.</i>	.	104